

SOUVENIRS

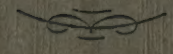
UN PÈLERIN

à

LOURDES

en

1916



L'ABBE J.-A. CASTONGUAY, PTRE

SOUVENIRS D'UN PELERIN

À

LOURDES

EN

1910



SHERBROOKE

1911

Très humble témoignage d'amour, de vénération et reconnaissance à Marie, l'Immaculée Conception.

Tout à Jésus par Marie et Joseph.

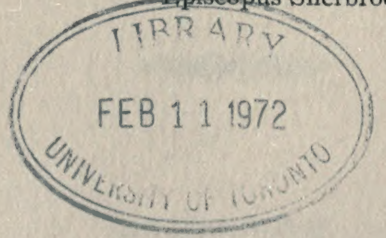
NIHIL OBSTAT,

P.-J.-A. LEFEBVRE, PTER.

Sherbrooki, 17 juoni, 1911.

IMPRIMAIUR,

† PAULUS,
Episcopus Sherbrookiensis.



INTRODUCTION

" La Sainte Vierge a sa demeure chez vous, à Lorette, en Italie," disait un évêque français à un évêque italien. " C'est vrai, répondit ce dernier, mais lorsqu'elle sort, elle va en France ".

La France est le royaume de Marie. Elle lui fut consacrée même au temps du paganisme et Chartre fut le berceau du culte de la mère de Dieu. Bien avant sa naissance, des voix, sorties de la grotte qui se trouve près la colline où est bâtie la cathédrale, la proclamèrent bienheureuse.

Les peuples de l'antiquité, l'histoire le reconnait, conservèrent dans leurs croyances quelques débris de la révélation divine. La prophétie de la Vierge-Mère semble avoir été sauvée de l'oubli et nous la trouvons mêlée au culte des Druides. Originaires de la Perse, ils apportèrent dans les Gaules les traditions primitives.

Celle de la Vierge-Mère aurait été, d'après des documents parvenus jusqu'à nous, une des plus propagées. D'après l'abbé de Vogent et l'historien Chasseneaux, l'inscription : " Matri futuræ Dei nascituri— A la Mère future du Dieu qui doit naître—se lisait sur les pierres de trois églises, l'une près d'Autun, l'autre près de Dijon, la troisième à Fontaines tout à côté où naquit saint Bernard.

A Chartres résidait le chef suprême du druidisme gaulois. Sur la colline, où s'élève maintenant la cathédrale, était un bois sacré, une vaste grotte sombre servait de temple. Là, dit la tradition, en présence de toutes les notabilités de la nation, la centième année avant la naissance de Jésus-Christ, les Druides élevèrent un autel à la Vierge qui devait lui donner le jour, et sur cet autel ils gravèrent l'inscription si célèbre : *Virgini pariturœ*

Pricus, roi du pays de Chartres, touché, nous dit-on, du discours prononcé en cette circonstance par le grand pontife, et plein de confiance dans ses promesses, consacra solennellement devant l'assmblée son royaume à cette Reine future qui devait enfanter le Désiré des nations.

L'assemblée elle-même émue se consacra à son tour à cette même Reine et, de ce jour, la Vierge

druidique fut invoquée sous le titre de " Notre-Dame de Chartres. "

" C'est un fait appuyé sur une traditon constante, dit l'évêque de Chartres, dans sa lettre pastorale du 15 août 1840, que les Druides, avant la venue du Sauveur, honoraient à Chartres la Vierge qui devait enfanter, *Virgini pariturœ*, sans doute par quelque connaissance parvenue jusqu'à eux de la prophétie d'Isaïe : "Une Vierge concevra et enfantera un Fils."

La France chrétienne a imité la Gaule païenne : pendant le moyen âge des autels et des temples se sont élevés sur tous les points de son territoire en l'honneur de la Mère de Dieu.

Louis XIII consacra solennellement sa personne et son royaume à Marie et depuis elle visite son peuple à différentes périodes pour le ramener à son divin Fils. A mesure que le peuple français s'éloigne de Dieu, Marie descend vers lui, lui prodigue ses avertissements et ses faveurs et l'on peut dire que le XIX siècle a été le siècle des apparitions de Marie.

En 1830 et en 1831, à Paris, la Sainte Vierge apparaît à une pauvre fille de l'Ordre de Saint-Vincent-de-Paul. Elle se tient debout dans un tableau, les bras ouverts et étendus, comme on la représente ordinairement sous le titre de l'Im-

maculée Conception. De ses mains partent des rayons d'un éclat éblouissant, et, parmi ces rayons, quelques-uns plus considérable et plus intenses tombent particuliérement sur un coin du globe "et ce point du globe, c'est la France."

Le 19 septembre 1846 en présence de deux pauvres enfants simples et ignorants, sur la montagne de la Salette, la Sainte Vierge pleure sur les fautes de son peuple et prédit les maux qui menacent la France. Le bras de son Fils est si lourd et si pesant, qu'elle est forcée de le laisser aller, si son peuple ne veut pas se soumettre.

Douze ans plus tard, à la grotte de Lourdes, elle apparaît 18 fois à une petite bergère pieuse et pure, à qui elle promet le bonheur dans l'autre vie et par l'intermédiaire de qui elle prêche la prière et pénitence pour les pécheurs. Il semble que devant les grands maux qui vont accabler la France, elle devient plus tendre, plus pressante, plus amoureuse de son peuple.

Douze ans encore plus tard, elle se fait voir aux frontières de la Bretagne, à Pontmain, pour mettre un peu d'espérance au cœur de son royaume humilié et meurtri sous le fer de l'Allemand à la suite des désastres de la guerre franco-prussienne.

Du quinze février au huit décembre 1876, portant sur sa poitrine l'image du Cœur Sacré de

Jésus, elle apparait quinze fois, à Pellevoisin, à une pauvre fille malade, Estelle Faguette, qu'elle guérit et à qui elle dit : "Je suis toute miséricordieuse et maîtresse de mon Fils." Elle lui révèle le scapulaire du Sacré Cœur de Jésus en ajoutant : "J'aime cette dévotion."

N'en déplaise aux incrédules et aux railleurs, ces cinq apparitions de la Mère de Dieu sont les plus grands évènements de la France au dix-neuvième siècle.

Oui, la France est réellement le royaume de Marie. On le voit, on le sent par les ferveurs accordées par la Mère de Dieu dans ses nombreux sanctuaires qui sont comme une prise de possession de la terre française par la Sainte Vierge. Dans ses principales apparitions la Vierge Immaculée veut rapprocher du ciel les chrétiens tout occupés des choses de la terre, elle apparaît sur des lieux élevés, bien souvent cela m'a mis en mémoire les vers suivants de Lamartine :

Jéhovah de la terre a consacré les cîmes,
Elles sont de ses pas le divin marchepied ;
C'est là qu'environné de ses foudres sublimes
Il vole, il descend, il s'assied.

Il est certain que les grands faits de l'histoire se sont passés sur des montagnes. Dieu dicte sa loi sur le mont Sinaï ; Elie gravit le mont Horeb pour entendre la voix du Seigneur ; David établit

le siège de sa royauté sur la montagne de Sion. Jésus parle à la foule sur une montagne. Il se transfigure sur le Thabor ; il prie et veille sur le mont des Oliviers ; il meurt sur le calvaire, il quitte la terre dans sa glorieuse ascension du haut d'une montagne de la Judée.

Après la conception de son divin Fils, Marie s'élève vers les montagnes en toule hâte, dit l'Evangile, pour visiter sa cousine Elisabeth. La montagne de la Salette et le rocher de Massabielle ont été sanctifiés par la Mère de Dieu.

Les principaux sanctuaires dédiés à la Sainte Vierge que j'ai visités en France dominent tous les lieux qu'ils protègent, et il faut monter pour aller à Marie ; elle nous attire d'autant plus vers le ciel que nous nous attachons davantage à la terre ; elle veut faire autour de notre âme un pieux recueillement loin du tumulte des affaires qui nous tirent vers le bas, et, en gravissant les sentiers qui conduisent au pied des autels de Marie, je répétais ces paroles de saint Bernard :

O bienheureuse solitude ! ô seule béatitude ! Ici l'air est plus pur, le ciel plus favorable, Dieu plus familier à l'âme et Marie plus aimable.

C'est surtout à Lourdes que j'ai ressenti ce calme, cette sérinité dans l'âme comme une caresse de la Vierge ; si la France est la terre classique de

la dévotion à Marie, Lourdes en est le cœur ; le pèlerin éprouve un avant goût du ciel, nos prières montent ardentes vers le cœur de la Mère de Bon Dieu et en retour la Sainte Vierge abaisse vers nous ses regards miséricordiex ; près de la grotte, aux pieds de Marie, nous vivons les meilleures et les plus belles heures de notre existence, là nous éprouvons ce que nous n'éprouvons nulle part ailleurs et l'on comprend qu'il a fallu en arracher Bernadette avant son départ pour Nevers, lorsqu'elle vint dire adieu aux lieux témoins de ses extases et de son bonheur.

Dans ces quelques pages que je présente aujourd'hui au public et en particulier aux dévots de Marie, j'ai voulu revivre mes souvenirs, mes émotions et tout ce que j'ai éprouvé là-bas aux pieds de Notre-Dame de Lourdes ; j'ai voulu mettre au cœur de ceux qui voudront bien me lire un peu de cet amour dont nous vivons dans la Cité des Apparitions. C'est Marie qui nous caresse. nous gâte un peu, j'oserais dire ; l'on se sent dans une autre atmosphère, on aspire quelque chose de céleste : il n'y a aucune mise en scène, tout est grand et simple, c'est grand, parce que c'est simple.

Là, on ne voit aucun gendarme, cependant l'ordre le plus parfait règne partout, partout

aussi la charité la plus belle, la plus désintéressée, la plus bienveillante ; la Sainte Vierge qui veut " y voir du monde ", qui désire qu'on " y fasse des processions " préside à toutes ces foules, nous tient là par un charme céleste, inexplicable, mais que l'on sent vivement, que l'on voit presque, que l'on touche pour ainsi dire de la main, et l'on quitte la grotte le cœur bien gros : c'est la patrie avec ce qu'elle a de cher dont on s'éloigne.

Si j'ai réussi à intéresser un peu et surtout à mettre au cœur un peu de cet amour dont mon âme a été embrasée là bas sous les caresses de la Vierge de Lourdes, qu'on dise un *Ave Maria* pour un pauvre pèlerin.

J.-A. CASTONGUAY, Ptre.



LA GROTTE ET SES ENVIRONS

Notre époque, sceptique et railleuse, a nié le miracle et le surnaturel. La divine Providence s'est permis à la barbe de nos incrédules et de nos rationalistes, en plein dix-neuvième siècle, de renouveler les merveilles opérées par le Sauveur du monde lorsqu'ils prêchait sa divinité, et l'on peut dire que le surnaturel coule à plein bords dans notre société ; et les aveugles volontaires sont les seuls à ne pas s'en apercevoir. La société redevient païenne, Dieu affirme de nouveau sa divinité pour l'éclairer et la convertir.

Le miracle est le langage du bon Dieu qui poursuit, dans sa miséricorde l'homme égaré et veut le ramener à Lui ; le chrétien y voit dans une incomparable lumière l'œuvre de la Providence.

Dieu envoie la Vierge Immaculée vers la société malade pour la guérir. Le surnaturel se manifeste dans les sanctuaire célèbres, surtout à Lourdes, par des grâces sans nombre descendant sur le peuple chrétien : guérisons du corps et de l'âme, conversions soudaines, paix rendue aux cœurs troublés, incrédulités vaincues, doutes dissipés, haines désarmées, passions brisées, plaies de l'âme cicatrisées. Ces faveurs ont lieu

tantôt à la grotte où la Mère de Dieu est apparue, à la source miraculeuse, à la Basilique, aux piscines. La Vierge de Lourdes manifeste sa bonté partout où on l'invoque, même au loin, tantôt dans les sanctuaires élevés à sa gloire, tantôt dans quelque lieu solitaire, chez soi, où on l'a priée et bu pieusement et avec foi de cette eau sacrée qui a jailli à son ordre sous les doigts de Bernadette.

Mais le miracle le plus extraordinaire est l'accomplissement de cet ordre de Marie invitant le les peuples à Lourdes qui y accourent de tous les pays, se désaltèrent avec une sainte avidité à cette source de miséricorde, priant unanimement, ne formant là qu'une seule famille sous le regard du Père de la nature.

L'impie lui-même qui y vient par curiosité, bien souvent tombe à genoux, vaincu par le surnaturel qu'il y respire, frappé de cette charité active et sainte, revêtant tous les costumes, priant dans toutes les langues, se faisant tout à tous, circulant parmis ces multitudes et les réchauffant de ses feux.

En arrivant à Lourdes par le chemin de fer, on voit d'abord dans le flanc de la montagne où grimpe le lierre, la Vierge blanche, les mains jointes, en extase : elle semble dire encore : '' Je suis l'Immaculée Conception.''

Entre la voie ferrée et les lieux bénis où apparut la Mère de Dieu, on aperçoit, voisin de la grotte, le Gave aux flots assez rapides ; puis touchant le chemin de fer, descendant en pente douce vers le fleuve, est une prairie verdoyante où paissent des troupeaux de chèvres et de brebis, ce qui donne un aspect champêtre et recueilli à ces lieux où se pressent souvent tant de pèlerins. Plus loin, tout au haut, sur le sommet de la montagne, terminant le décor, au fond, en arrière de la Basilique, on voit un Christ immense, les bras tendus, nous invitant vers Marie miséricordieuse.

Ces paysages étonnent, surprennent d'abord ; on se sent dans un pays étrange ; il s'est passé quelque chose d'extraordinaire sur les rives du fleuve qu'on a en face de soi.

Tous les pèlerins ont quitté leurs places, sont à la portière, admirant cet ensemble, noyé souvent dans les flots d'une lumière éblouissante. Le soleil des Pyrénées est généralement très brillant et l'on sent la vie circuler chaude, active et puissante dans ces contrées méridionales. Puis la scène disparait.

Enfin on arrive à la gare entre les dernières ondulatior s des collines qui terminent la plaine de Tarbes et les premiers escarpements qui commencent les Hautes Pyrénées.

Au centre de la ville est un rocher énorme, isolé, au sommet duquel est bâti, comme un nid d'aigle, un formidable château-fort, construit, d'après la tradition, par les Sarrasins. Le château n'a rien de remarquable que ces créneaux qui vous regardent vides comme des yeux de crâne et ses murs épais, à peu près imprenables, avant l'invention de l'artillerie : il était autrefois la clef des Pyrénées.

Les rues de Lourdes sont étroites, tortueuse et facilement boueuses ; un tramway électrique nous conduit en courant de la gare à la Basilique ; la distance à parcourir à travers les rues est de vingt-six arpents environ. Avant de prendre le chemin de la Grotte, nous saluons la statue de saint Joseph, dont le culte s'harmonise si bien avec celui de la Sainte Vierge et qui nous semble indiquer la voie qui conduit à Jésus par Marie.

Il faut traverser l'esplanade en face de l'église du Rosaire, passer sous les arcades, près du Bureau des Constatations Médicales et en face des piscines pour aller à la Grotte des apparitions. Cette Grotte, où est apparue la Sainte Vierge, est à douze pieds du sol à peu près.

Elle a l'apparence d'une niche d'église, arrivée à une profondeur de six pieds, elle se bifurque,

descendant à l'intérieur de la grotte d'en bas. Cette niche est à jour et l'on peut voir le dos de la statue de Notre-Dame de Lourdes de l'intérieur de la grotte inférieure. Cette dernière est en dessous et un peu à côté cependant de la Grotte des apparitions, à gauche, lorsque le spectateur est en face ; elle est légèrement irrégulière, au niveau du sol. Elle a l'aspect d'un four très haut, verticalement coupé par le milieu et forme une demi-voûte.

L'entrée, en demi-cercle, a douze à treize pieds de hauteur et la profondeur de cette excavation est de trente-cinq pieds à peu près. Au fond et à l'entrée, aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, brûlent des quantités de cierges de toutes les formes, de toutes les grandeurs et de toutes les dimensions, et des petits et des gros, et des immenses et des moyens et des énormes. Au centre de la grotte principale, est un antel en marbre, à l'abrie de la pluie, où l'on célèbre les saints mystères et où l'on donne la sainte communion. Au-dessus de l'entrée, le roc est littéralement tapissé de béquilles, de cannes, d'appareils en fer, en plâtre etc., témoins et compagnons des douleurs humaines.

Dans l'angle, à gauche, est la source miraculeuse jaillie sous les doigts de Bernadette en extase, le 25 février 1858, veille de la fête de la

Sainte Lance et des Saints Clous qui ont fait jaillir la source divine comme un fleuve de vie pour régénérer et sauver le genre humain. Cette source donne dix-neuf gallons d'eau par minute. L'eau est conduite dans des tuyaux aux piscines où l'on baigne les malades. Trois sont à l'usage des hommes et trois à l'usage des femmes.

Ici la charité se montre tout entière, désintéressée, plus qu'en aucun lieu du monde. Les malades pauvres sont d'abord reçus gratuitement dans les hôpitaux, soignés par des femmes habituées à être servies, traités avec des manières je dirais enrubannées par des mains délicates qui les plongent dans l'eau miraculeuse avec une tendresse toute maternelle. Des centaines d'hommes, pendant la saison des pèlerinages, au lieu de s'amuser et de jouir, prennent leurs vacances à Lourdes et s'y font brancardiers ; ils formnnt l'élite des volontaires de la charité. Porter des brancards où reposent des infirmes, tirer de petites voitures où sont assis les malades les moins atteints, les déshabiller, voir leurs plaies, être prêts le jour et la nuit à les recevoir, à leur prodiguer leurs soins ; n'avoir pas le temps de songer à soi-même, venir et vivre à Lourdes à ses frais, voilà les devoirs de la charité que s'imposent les hospitaliers et les infirmières ; et il faut remar-

quer que ces femmes et ces hommes appartiennent, la plupart du temps, à la haute société française. Ces personnes remplissent leurs fonctions sans ostentation, d'une façon simple et naturelle ; on croirait qu'elles ont été créées et mises au monde pour soigner les malades, les consoler, prier pour eux et avec eux et les plonger dans l'eau miraculeuse. Elles sont d'une bonté, d'une prévenance, d'une charité, d'une délicatesse extraordinaires pour les pauvres infirmes.

Là s'accomplit un miracle que j'appellerai volontiers perpétuel : on plonge des malades quelquefois à la dernière extrémité, couverts d'ulcéres, dans une eau glacée, capable de tuer les plus robustes, contre toutes les règles de la médecine et de l'hygiène, jamais le moindre accident, jamais la moindre contagion, là on ne calcule pas avec la prudence humaine. Cette eau est expédiée dans toutes les parties du monde et toujours elle se conserve pure et limpide.

On se vante, dans certains quartiers, d'avoir distribué de l'eau du ruisseau à des fidèles qui demandaient de l'eau de Lourdes. Que des impies l'aient fait !!... rien n'est à l'abri de leurs ricanements ; mais que des croyants se soient permis de tromper ainsi la foi des dévots de Marie,

ce serait plus qu'une légèreté, et je ne puis le croire. Parler même de l'eau de Lourdes comme on le fait quelquefois parmi des chrétiens, c'est se moquer de la Mère de Dieu qui a attaché son nom à cette source miraculeuse.

En haut, sur la montagne, au-dessus de la Grotte, est la Basilique élevée en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. Sa longueur est de cent soixante-dix pieds et sa largeur de soixante-dix environ. Elle n'a qu'une nef, mais sur les côtés, se suivent huit chapelles communiquant entre elles et cinq absides rayonnant autour du chœur. Les murs sont couverts d'ex-voto qui racontent les faveurs de Marie. Trois cents drapeaux et bannières, de tous les pays du monde,—j'en ai vu deux du Canada—flottent sous les voûtes de la Basilique. Les verrières de la nef racontent l'histoire de l'Immaculée Conception, celles des chapelles, l'histoire des pèlerinages.

Au-dessous, a été creusée dans le roc la crypte de la Basilique, on y accède par un couloir central sous la nef elle-même.

En avant de la Basilique est l'église du Rosaire dont le toit sert de place publique à la crypte devant la porte d'entrée. Elle se compose de quinze chapelles en l'honneur des quinze mystères du "Rosaire", c'est là et sur l'esplanade

même de l'église du Rosaire que se font les grandes cérémonies des pélerinages.

L'esplanade en face du Rosaire peut avoir cent cinquante pieds en largeur et trois cents en longueur. C'est là qu'ont lieu les grandes démonstrations de foi des pèlerinages nationaux de la France et des pays étrangers. On y voit quelquefois jusqu'à douze cents malades qu'on a placés en deux rangées, depuis le portique de l'église jusqu'à la statue couronnée à l'extrémité de cette immense place publique, et qui attendent anxieux le passage de Jésus-Hostie leur apportant les consolations avec la guérison.

Toutes les douleurs humaines se sont donné rendez-vous dans ce vaste hôpital en plein air. On prie, on sanglote aux pieds de la Mère des douleurs, la grande consolatrice des affligés, on tend les bras vers Jésus qui s'avance.

Le Saint Sacrement est porté sous le dais ; il passe à travers les pèlerins prosternés. Un prêtre, placé au milieu des malades, crie à la foule à genoux les invocations suivantes, que celle-ci répète : " Seigneur, nous vous aimons ; Seigneur, nous espérons en vous ; Seigneur, nous vous adorons ; Hosanna ! Hosanna ! au fils de David. Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ; sauvez-nous, Seigneur, nous périssons ; Seigneur, si vous

voulez vous pouvez me guérir ; Seigneur, dites seulement une parole et je serai guéri : Seigneur, celui que vous aimez est malade'' etc ; pendant que Jésus-Hostie bénit chacun des malades qui répètent avec la foi la plus vive les paroles de l'aveugle-né : ''Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.'' Un grand nombre de guérisons se produisent à la procession du Saint Sacrement. Alors, les miraculés, malgré la grandeur de la cérémonie, sont souvent transportés au bureau des Constatations Médicales par une foule en proie à la plus vive émotion.

Là sont les médecins de toute croyance, de toute nation, pouvant examiner ceux que la main de Dieu a touchés et poser toutes les questions qu'ils désirent pour s'assurer de la réalité du miracle.

A ceux que Jésus ne guérit pas Marie obtient une résignation plus grande, l'amour même de leurs souffrances qui dégoûtent des fausses joies de la vie, une foi plus vive, un abandon plus complet entre ses mains maternelles ; souvent, ils sont plus heureux que ceux qui ont été guéris.

Il y a aussi cette autre procession, la nuit, aux flambeaux, dans les lacets sinueux de la montagne. On dirait que les étoiles sont descendues un moment du ciel pour prendre part au concert

de louanges en l'honneur de la Vierge Immaculée. Ces chemins, creusés dans le flanc de la montagne, sont un immense M renversé dont un pied touche le sanctuaire de la Basilique et l'autre la Grotte même des apparitions.

C'est un fouillis de lumières à travers le feuillage; c'est un flot lumineux coulant en pente douce et s'arrêtant devant la Vierge blanche de la Grotte. Les chants résonnent dans la profondeur des vallées et les montagnes des Pyrénées renvoient en écho "*Laudate Mariam*", chanté par des milliers de voix grèles, puissantes, aïgues, de tous les tons, de toutes les nuances. Ces processions sont toujours une émouvante manifestation de foi et de piété.

Mais la Grotte de Notre-Dame de Lourdes est l'aimant des cœurs, c'est ce qui attire toujours : on y va, on y revient, on y retourne, on ne peut s'en détacher; et quand il faut dire adieu à la Grotte et partir, il nous semble qu'il nous faut nous éloigner de la porte du ciel entre-baillée.

Je puis raconter tant bien que mal ce que j'ai vu, mais je ne pourrai jamais dire ce que j'ai senti.

Là on voit les pèlerins tomber à genoux, baiser la terre, prier tout haut, les bras en croix,

sans s'inquiéter de ce que l'on peut penser et dire de leur foi courageuse, de leur confiance en Marie Immaculée.

J'ai vu un jeune homme de vingt-deux ans à peu près, fort et solide, rester trois heures durant debout, immobile, les yeux fixés sur la Madone ; il avait oublié ce qui se passait autour de lui, pour ne voir que la statue blanche de la niche. Il faisait ses heures de garde aux pieds de Marie.

Là devant la Grotte, se manifestent librement toutes les convictions catholiques, la piété chrétienne et tous les éléments du divin amour. Là, on aime Jésus, on aime Marie, sans arrière-pensée, totalement, avec désintéressement, pour eux seuls ; on aime même ses souffrances physiques, ses douleurs morales, tant on voudrait souffrir pour Jésus, tant on voudrait aimer Jésus et sa divine Mère. Il nous prend des envies de crier notre amour à la nature entière : "Mais aimez-donc Jésus, mais aimez-donc Marie." Toutes les attaches qui nous retiennent à la terre ont été coupées. Marie nous caresse, elle met au cœur un peu de ce feu apporté du ciel ; notre cœur vole vers Jésus, vers Marie ; il a des ailes, je crois même que le corps en a un peu.

Oh! qu'elles étaient agréables les larmes que j'ai versées là, près de la Grotte, aux pieds de la

Madone blanche de Lourdes. J'aurais voulu avoir les cœurs de tous les hommes et faire avec ces cœurs les actes d'amour les plus parfaits pour Dieu et sa sainte Mère. C'est un peu de cette joie céleste dans laquelle le Seigneur nous invitera pour toujours.

A Lourdes, la Providence m'avait conduit au foyer de M. Pécassou, dans une de ces braves et catholiques familles si nombreuses encore en France. Là, je revivais mes émotions, je revoyais les scènes de la journée, je racontais ce que j'avais vu, ce que j'avais senti, à cette bonne famille, aux sentiments si profondément chrétiens, aimant Marie, son divin fils, aimant la France qui ne peut périr avec de tels enfants, animés des plus vifs sentiments de foi et de piété. Sous la garde de Notre-Dame de Lourdes, la France reprendra la suite de ses glorieuses destinées ; elle écrira encore dans son histoire les gestes et les actions de Dieu par les Francs! "*Gesta Dei per Francos*".

Le mouvement irrésistible qui emporte les peuples vers Notre-Dame de Lourdes, bien loin de diminuer, va toujours en augmentant. Cent quatre-vingt-onze mille cinq cent quarante pèlerins apportés par trois cent cinquante quatre

trains, sont venus prier Marie à la Grotte, pendant l'année 1910. Cinquante-cinq mille trois cents messes ont été célébrées dans les différents sanctuaires.

Ces chiffres sont éloquents ; ils montrent que la dévotion à Marie va grandissant à travers le monde ; les témoignages de confiance se multiplient de plus en plus et la Vierge de son côté, les récompense par de nouvelles faveurs et de nouvelles grâces. Les générations répondent à l'invitation de Marie qui veut "voir du monde" à Lourdes et viennent la proclamer bienheureuse, comme elle le chanta dans son Magnificat : "*Beatam me dicent omnes generationes*".



Une visite aux habitations de Bernadette

A Lourdes et dans les anciennes villes d'Europe, lorsque les rues se mettent en frais d'être étroites, elles le sont terriblement : vingt pieds au plus de largeur, pavées de gros cailloux ronds, une rigole au centre pour l'écoulement des eaux, et voilà. De chaque côté s'élèvent des maisons en pierre noircies par le temps. Le soleil y pénètre difficilement. Ces ruelles sont remplies d'enfants bruyants qui jouent, crient, se bousculent, se heurtent et beaucoup aussi les passants. Ils n'ont que ces ruelles pour prendre leurs ébats. Les ânes y pullulent chargés de bâts remplis des produits de la ferme que viennent vendre les habitants des campagnes voisines. Les vendeurs y crient leurs marchandises sur tous les tons et dans toutes les gammes. Il me plaisait d'entendre la voix chaude et vibrante d'un ténor chantant tantôt en majeur, tantôt en mineur : "Qui veut des tartes aux pommes, qui veut manger des belles tartes aux pommes, des belles tartes aux pommes"; puis la voix se perdait dans le lointain pour aller chanter dans un autre quartier de la ville.

C'est dans une de ces ruelles appelée rue "des Petits Fossés", au fond d'une cour que se trouvait l'habitation de Bernadette lors des apparitions. La famille composée du père, de la mère et de quatre enfants, deux filles dont l'ainée était Bernadette, et deux garçons plus jeunes, le dernier avait trois ans, habitait une seule pièce de vingt pieds sur quinze à peu près, éclairée par une unique fenêtre de dix-huit pouces sur vingt. Le parquet est en tuiles rouge-brun, les murs sont gris ; au centre est un foyer où l'on faisait cuire les aliments et autour duquel on se chauffait en hiver, lorsqu'il y avait du feu ; le bois manquait souvent : l'argent se faisait rare au foyer. Jean Soubirous était très pauvre. Il avait pendant quelques temps exploité comme meunier un petit moulin assis au nord de la ville sur l'un des ruisseaux qui se jettent dans le Gave. Mais il avait été obligé de renoncer à la ferme du petit moulin où son travail avait contribué à le jeter dans une indigence encore plus grande. Alors il travaillait comme journalier chez les voisins qui voulaient bien l'employer. Il parvenait à force d'épargnes à nourrir sa famille.

Après les apparitions, le curé Peyramale eut pitié de Bernadette et des siens : il loua de ses deniers une habitation plus convenable sur la rue

appelée maintenant " Boulevard de la Grotte " pour loger cette famille si favorisée de la Sainte Vierge. Ce logement se composait d'un sous-sol et d'un rez-de-chaussée. Au sous-sol on conserve de l'ancien moulin à farine une huche boiteuse, il lui manque un pied, une longue boîte pour recevoir le grain et une meule pour le moudre.

On pénètre dans la première pièce du rez-de-chaussée par un escalier au fond du sous-sol. Cette pièce servait de cuisine et de salle à manger. Elle est éclairée par un carreau et la porte de communication avec la pièce principale. Là sont conservés trois lits, entourés d'une toile métallique pour les protéger. Au centre est une cheminée munie d'un grand foyer.

Sur la tablette qui orne le foyer on trouve quelques statuettes et deux lettres encadrées écrites par Bernadette à ses parents après son entrée au couvent de Nevers ; on conserve aussi un morceau du voile porté par la sœur Marie-Bernard et l'un de ses portraits pris après sa mort. Au-dessus du lit, à gauche, en entrant, sont suspendus au mur, dessinés au crayon, les portraits de Henri Lassere, historien de Notre-Dame de Lourdes et de ses premiers miracles, de Mgr Peyramale, curé de Lourdes lors des appari-

tions, du père et de la mère de Bernadette. Au chevet du lit, tout près de la fenêtre, sur une tablette assez large, est la statue de la voyante à genoux, les mains jointes, le regard fixé sur celle de Notre-Dame de Lourdes debout devant elle. J'avoue que je fus un peu déçu. Ces statues ne répondent pas à l'idéal que je m'étais fait de l'Immaculée Conception et de Bernadette en extase en présence de la Reine des cieux, après avoir lu ce que dit Estrade dans le journal de Louis Veuillot.

J'arrivai, écrit-il, très disposé à examiner, et, pour tout avouer, à bien me réjouir et à rire, m'attendant à une comédie ou à des bizarreries grotesques. Un peuple immense s'amassait peu à peu autour de ces rochers sauvages. J'admirais la simplicité de tant de niais, et je souriais en moi-même de la crédulité d'une foule de bonnes femmes qui se tenaient béatement à genoux devant les rochers. Nous étions venus de très matin, et, grâce à mes coudes, je pus sans trop de difficultés me placer au premier rang. A l'heure accoutumée, vers le lever du soleil, Bernadette arriva. J'étais près d'elle. Je remarquai en ses enfantins regards ce caractère de douceur, d'innocence et de tranquilité profonde qui m'avait frappé quelques jours auparavant chez le commissaire. Elle se mit à genoux, naturellement, sans ostentation et sans embarras,

sans trouble, sans préoccupation de la foule, absolument comme si elle eût été seule dans une église ou dans un bois désert loin de tout regard humain. Elle tira son chapelet et commença à prier. Bientôt son regard parut recevoir et refléter une lumière inconnue ; il devint fixe et s'arrêta émerveillé, ravi, radieux de bonheur, sur l'ouverture du rocher. J'y portai aussitôt les yeux et je ne vis moi rien autre chose, absolument, que les branches de l'églantier. Et cependant que vous dirai-je devant la transfiguration de l'enfant ? toutes mes préventions antérieures, toutes mes objections philosophiques, toutes mes négations préconçues, tombèrent tout à coup et firent place à un sentiment extraordinaire qui s'empara de moi. J'eus la certitude, j'eus l'irrésistible intuition qu'un être mystérieux se trouvait là. Mes yeux ne le voyaient point, mais mon âme, mais celle des innombrables spectateurs de cette heure solennelle le voyaient comme moi, avec la lumière intime de l'évidence. Oui, je l'atteste, un être divin était là. Subitement et complètement transfigurée, Bernadette n'était plus Bernadette. C'était un ange du ciel plongé dans d'inénarrables ravissements. Elle n'avait plus le même visage ; une autre intelligence, une autre vie, j'allais dire une autre âme s'y peignait. Elle ne se ressemblait plus à elle-même et il sem-

blait que ce fut une autre personne. Son attitude, ses moindres gestes, la manière, par exemple, dont elle faisait les signes de la croix, avaient une noblesse, une dignité, une grandeur plus qu'humaine. Elle ouvrait de grands yeux insatiables de voir, des yeux béants et presque immobiles ; elle craignait, ce semble, de baisser la paupière et de perdre un seul instant la vue ravissante de la merveille qu'elle contemplait.

Elle souriait à cet être invisible, et tout cela donnait bien l'idée de l'extase et de la béatitude. Je n'étais pas moins ému que les autres spectateurs. Comme eux, je retenais mon haleine, pour tâcher d'entendre le colloque qui s'était établi entre la Vision et l'enfant. Celle-ci écoutait avec l'expression du respect le plus profond, ou, pour mieux dire, de l'adoration la plus absolue, mêlée d'un amour sans limites et aux plus doux ravissements. Quelquefois cependant une teinte de tristesse passait sur son visage, mais l'expression habituelle était celle de la joie. J'observai que par instant elle ne respirait plus. Durant tout ce temps elle avait son chapelet à la main, tantôt immobile (car parfois elle paraissait l'oublier pour s'abimer dans la contemplation de l'Etre divin) tantôt glissant plus ou moins régulièrement entre ses doigts. Chacun de ces mou-

vements était en accord parfait avec sa physionomie, qui exprimait tour à tour l'admiration, la prière, la joie. Elle faisait par intervalles ces signes de croix si pieux, si nobles, si empreints de puissance, dont je viens de parler. Si dans le ciel, on fait des signes de croix, ils seront absolument semblables à ceux de Bernadette en extase. Ce geste de l'enfant, tout restreint qu'il était, semblait en quelque sorte embrasser l'infini."

Pourquoi cette beauté surnaturelle sur le visage de la voyante, beauté que l'artiste n'a pu rendre : un rayon de la gloire de Marie tombait sur la petite bergère en extase, l'enveloppait d'une lumière divine qui la transformait en un être surnaturel. Quelle était donc la beauté elle-même de la Mère de Dieu apparaissant à Bernadette? Le récit de l'enfant, les interrogations qu'elle a dû subir de toutes les façons, dans tous les sens ont permis de tracer même dans ses moindres détails le portrait de l'Etre divin qui était venu converser avec Bernadette.

" L'apparition, nous dit Henri Lasserre, était de taille moyenne. Elle semblait toute jeune et elle avait la grâce de la vingtième année ; mais, sans rien perdre de sa tendre délicatesse, cet éclat fugitif dans le temps, avait en elle un ca-

ractère éternel. Dans ses traits aux lignes divines, se mêlaient en quelque sorte, sans en troubler l'harmonie, les beautés successives et isolées des quatre saisons de la vie humaine : l'innocente candeur de l'Enfant, la pureté absolue de la Vierge, la gravité tendre de la plus haute des Maternités, une Sagesse supérieure à celle de tous les siècles accumulés, se résumant et se fondant ensemble, sans se nuire l'une à l'autre, dans ce merveilleux visage de jeune fille. La courbe ovale du visage était d'une grâce infinie, ses yeux étaient bleus et d'une suavité qui semblait fondre le cœur de quiconque en était regardé. Les lèvres respiraient une bonté et une mansuétude divines. Le front paraissait contenir la sagesse suprême, la science de toutes choses, unie à la vertu sans bornes.

Les vêtements, d'une étoffe inconnue et tissés sans doute dans l'atelier mystérieux où s'habille le lis des vallées, étaient blancs comme la neige immaculée des montagnes, et plus magnifiques en leur simplicité que le costume éclatant de Salomon dans sa gloire. La robe, longue et traînante, la robe aux chastes plis, laissait ressortir les pieds, reposant sur le roc et foulant légèrement la branche de l'églantier. Sur chacun de ses pieds, d'une nudité virginale, s'épanouissait la Rose mystique couleur d'or.

Sur le devant, une ceinture bleue comme le ciel et nouée à moitié autour du corps, pendait en deux longues bandes qui touchaient presque la naissance des pieds. En arrière, enveloppant dans son amplitude les épaules et le haut des bras, un voile blanc fixé autour de la tête descendait jusque vers le bas de la robe.

Ni bagues, ni colliers, ni diadème, ni joyaux ; nul de ces ornements dont s'est parée de tout temps la vanité humaine. Un chapelet, dont les grains étaient blancs comme des gouttes de lait, dont la chaine était jaune comme l'or des moissons, pendait entre les mains jointes avec ferveur. Les grains du chapelet glissaient l'un après l'autre entre ses doigts. Toutefois, les lèvres de cette Reine des Vierges demeuraient immobiles. Au lieu de réciter le rosaire, elle écoutait peut-être en son propre cœur l'écho éternel de la Salutation Angélique et le murmure immense des invocations venues de la terre. Chaque grain qu'Elle touchait, c'était sans doute une pluie de grâces célestes qui tombaient sur les âmes comme les perles de rosée dans le calice des fleurs."

Il aurait fallu le ciseau d'un artiste céleste pour rendre à la fois et la beauté de Marie Immaculée apparaissant à Bernadette ravie à ses pieds et celle de la petite bergère réflétant un rayon du ciel tombant sur son visage en extase.

J'ai vu bien des portraits de Bernadette, mais aucun, à mon humble avis, ne répond parfaitement à celui qu'en trace Henri Lasserre dans son beau livre intitulé "Notre-Dame de Lourdes." "Ses traits ont gardé le hâle du soleil des Pyrénées et n'ont rien perdu de leur délicatesse naïve. Ses cheveux noirs et fins paraissent à peine sous son capulet. Son front, assez découvert, est d'une incomparable pureté de lignes. Ses sourcils sont bien arqués, ses yeux bruns, plus doux en elle que des yeux bleus, ont une beauté tranquille et profonde dont aucune passion mauvaise n'a jamais troublé la limpidité magnifique."

J'ajouterai que ses lèvres, un peu grosses, sont expressives, pleines de grâce et de bonté compatissante. Ce qui domine dans la figure de Bernadette, c'est un air d'innocence qui va au cœur. Un jour, le curé du lieu où elle gardait les brebis, l'ayant rencontrée, la salua avec une sorte de respect prophétique et, se retournant pour la regarder encore, il dit : " Les enfants à qui la Sainte Vierge s'est montrée sur la montagne de la Salette devaient être comme cette petite."

Elle paraît frêle et délicate dans son costume des Pyrénées. Le capulet, vêtement particulier aux races pyrénéennes, est très gracieux. Il

tient de la coiffure et du manteau, c'est un capuchon tantôt rouge, tantôt blanc, tantôt noir, pour les personnes agées, qui couvre la tête et retombe en arrière sur les épaules, jusqu'à la hauteur des reins. Lorsqu'il fait froid, les femmes le ramènent sur le devant et s'enveloppent le cou et les bras ; si ce vêtemement devient un peu chaud, elles le plient en carré et le portent sur la tête comme une sorte de béret. Le capulet de Bernadette était blanc.

J'ai aussi visité l'hôpital où Bernadette a été instruite et a fait sa première communion. J'ai vu la chapelle où elle venait prier Marie Immaculée. Dans cette chapelle, on voit un fac-simile de la Grotte de Lourdes, et, par des jeux de lumière, on s'efforce de reproduire les apparitions de la Poche Massabielle. Là, je me suis agenouillé devant la statue sur laquelle le regard si pur de la voyante s'est attaché bien des fois. J'aurais voulu vivre de sa vie, respirer l'atmosphère qu'elle a respiré, emmagasiner dans mon âme de la simplicité, de la douceur, de la tranquille résignation de Bernadette, caractère particulier de son existence toute entière.

Bernadette a souffert toute sa vie. Son pauvre corps a été bien souvent secoué par les spasmes d'une toux asthmatique. Cette eau de Lourdes

qui a jailli sous ses doigts et qui a fait tant de guérisons ne l'a pas délivrée de son mal ; elle n'a pas eu besoin d'un miracle pour croire, et Marie lui a assuré la souffrance pour son lot en ce monde ; c'est le lot des âmes privilégiées. Dieu l'a visitée, non pas seulement par des apparitions radieuses, mais par l'épreuve sacrée de la souffrance. Elle a supporté ses douleurs avec une patience douce et presque enjouée. Plusieurs fois on l'a crue à la mort : "Je ne mourrai pas encore," disait-elle en souriant. L'heure de sa mort est peut-être un des secrets que Marie lui a confiés, mais nous n'essayerons pas de le deviner, nous considérerions comme un sacrilège d'écou-aux portes du ciel.

Au couvent de l'Immaculée Conception, assis sur la rive droite du Gave, en face de la Grotte, j'ai rencontré une vieille religieuse, compagne de Bernadette, au couvent de Nevers. Elle m'a longtemps parlé de sœur Marie Bernard, de sa piété douce, de sa candeur enfantine, de ses souffrances continuelles, de sa grande résignation, de la beauté de son âme se réflétant dans ses grands yeux bruns. Jamais une plainte, mais un grand désir de mourir, d'aller voir au ciel Celle qui était venue la visiter sur la terre. "Oh!

je ne pensais pas qu'il fallut tant souffrir pour mourir'', disait-elle quelquefois au milieu de ses douleurs.

J'ai vu aussi Jeanne Abadie, l'une des compagnes de Bernadette, lors des apparitions. C'est une femme de soixante-huit ans à peu près, pauvre, gagnant sa vie derrière un humble comptoir; elle vend des statuettes, des images, des médailles, des chapelets, des portraits de sa compagne en petit capulet blanc comme la toison des agneaux, à genoux, les mains jointes, le regard vers le ciel. Et partout et toujours, on m'a dit la grande pureté, la parfaite innocence, la douce résignation, la tranquille simplicité, l'amour calme, sans secousse, de Bernadette pour la Vierge de Lourdes.



Notre foi à Lourdes

L'univers catholique croit aux apparitions de Lourdes ; mais la parole des papes a-t-elle sanctionné sa foi? Les souverains Pontifes ont-ils défini que nous devons croire aux visions de Bernadette et aux miracles qui se produisent aux roches Massabielles? La théologie catholique nous invite à voir à Lourdes des faits privés sur lesquels le Vicaire infaillible de Jésus-Christ n'entrevient généralement pas directement et en vertu de sa suprématie enseignante. Les Papes n'ont pas défini que la Vierge Immaculée est apparue à Bernadette à la Grotte de Lourdes et et qu'elle y opère des miracles, et cependant les Papes croient à Lourdes et nous croyons à Lourdes. Les faveurs spirituelles dont Rome a enrichi Lourdes, les confréries érigées en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes témoignent de la foi et de l'amour des souverains Pontifes pour la Vierge apparue à Bernadette. Cette foi et cet amour se sont traduits de mille manières. La chapelle demandée par Marie s'est appelée Basi-

lique, au cinquantième anniversaire des apparitions, Rome avait là ses délégués et Pie X a dans ses jardins le fac-simile de la Grotte de Lourdes où il va souvent s'agenouiller.

Le fait de Lourdes n'est pas objet de foi et cependant les Papes avec tout l'univers catholique n'ont pas pu ne pas y croire. Bernadette n'a pas pu être trompée, ni nous tromper : sa simplicité, son ignorence, sa piété, sa modestie, son jugement ingénu garantissent sa parole à laquelle nous croyons.

Mais l'autorité spirituelle a toujours agi avec une sage lenteur, et je répéterai cette parole du Cardinal Pie "que loin d'y apporter l'empressement d'une crédulité fanatique, le respectable pasteur de ce lieu (l'austère Monseigneur Peyramale que Bernadette avouait redouter plus qu'un gendarme), le clergé de la contrée, Mgr Laurence, alors évêque de Tarbes, ont opposé, pendant plusieurs années, une réserve, un silence, une abstention sages sans doute, mais dont plusieurs se scandalisaient, dont s'indignait la ferveur des multitudes d'une part, en face des violences administratives et des clameurs impies qui s'élevèrent bientôt ; de l'autre, en présence des guérisons frappantes qui se succédaient de jour en jour."

Nous avons enfoncé avec saint Thomas nos doigts dans les plaies glorieuses de Jésus ressuscité. La lenteur à croire des autorités religieuses à Lourdes et à Tarbes, leur doute qui n'est tombé que devant l'évidence ont entraîné notre foi et l'univers catholique croit à Lourdes, va s'y prosterner et prier, chercher la consolation au milieu des épreuves, parce que Bernadette est une sainte, parce que la source est miraculeuse, parce que les guérisons prouvent les apparitions, parce que l'Eglise universelle, chaque année, célèbre l'Apparition de l'Immaculée Conception à l'enfant du pauvre meunier Soubirous.

Aujourd'hui encore si la foi existe à Lourdes chez les foules, si l'on prie avec ferveur comme à la porte du Ciel entrebaillée qui va s'ouvrir tout-à-l'heure sous la poussée des dévots de Marie, sous la poussée des malheureux qui viennent demander le soulagement de leurs maux, ceux qui sont chargés de l'examen des miraculés souvent enthousiastes, heureux d'avoir attiré sur eux les regards de la Mère de Dieu qui guérissent, restent froids, calmes, semblent incrédules et ne se prononcent qu'après une enquête sérieuse, juridique et quelquefois longtemps après le miracle afin de le bien constater. On prend toutes précautions possibles, on brave même l'im-

patience des foules pieuses, afin de ne pas exposer les sourires de la Vierge, en faveur des miséreux qui prient à ses pieds, aux railleries des impies toujours invités à ce rendre compte par eux-mêmes des merveilles de Lourdes. Ceux-là même qui, semble-t-il, devraient être les plus prompts à croire, sont les plus lents, paraissent d'une prudence exagérée ; aussi le fait de Lourdes s'impose-t-il avec une évidence lumineuse.

Comme on peut le constater, la foi des autorités religieuses a été entrainée par celle des foules ; leur doute n'est tombé que devant l'évidence et Pie IX félicitait l'évêque de Poitiers après le couronnement de Notre-Dame de Lourdes d'avoir opposé au naturalisme "ces faits manifestes, indubitables, multipliés, faits dont le caractère dépasse évidemment les forces ordinaires de la nature".

Pie IX fit un acte de foi personnel aux apparitions et aux miracles de Lourdes en écrivant à l'un des premiers miraculés de Marie, Henri Lasserre, les paroles suivantes : "Vous venez d'employer vos soins à prouver et à établir la récente apparition de la clémente Mère de Dieu et cela d'une telle manière que la lutte même de l'humaine malice contre la miséricorde divine sert précisément à faire ressortir avec plus de force et d'éclat la lumineuse évidence du fait ; "

et Pie IX n'hésite pas à appeler les guérisons "des miracles de puissance et de bonté."

En 1854, en présence de tout l'univers catholique, entouré d'une couronne de cardinaux et et d'évêques venus de toutes les parties du monde, Pie IX proclamait l'Immaculée Conception ; quatre ans plus tard la Vierge à Lourdes confirmait la parole du Pape en disant : "Je suis l'Immaculée Conception."

En 1869, Pie IX déclarait "lumineuse" l'évidence des apparitions de Lourdes et en 1870 il recevait sur son front l'auréole de l'infaillibilité. Par une délicatesse toute divine de la Vierge Marie, la cause du Pape de l'Immaculée Conception était introduite en la fête même de l'Apparition de Marie, le onze février 1907.

Léon XIII a demandé qu'on élevât en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes un grand monument destiné à chanter les "insignes bienfaits de Marie dans l'ordre spirituel et temporel"; et les ouvrages du docteur Boissarie et du chanoine Bertrin ont été écrits. Pie X a béni l' "Histoire critique des événements de Lourdes", il louait cette œuvre en ces termes : "Cet ouvrage se distingue par la vérité du récit, qu'appuient toutes les ressources de la critique ; c'est une arme puissante pour défendre et promouvoir la religion,

car il use, pour en établir les doctrines, d'une manière de raisonner très solide et tout à fait digne d'admiration."

Léon XIII a institué la fête de l'Apparition de l'Apparition de l'Immaculée Conception et Pie X l'a étendue à l'Eglise universelle. Mais la foi de ces deux Papes est dans le récit simple, dépouillé de toute littérature, des dix-huit apparitions de Marie à Bernadette et des miracles qui les ont accompagnées et suivies ; leur croyance se résume dans cette antienne de l'office du onze février : "En ce jour, la glorieuse Reine du Ciel est apparue à la terre ; en ce jour, elle a apporté à son peuple des paroles de salut et des gages de paix ; en ce jour, les chœurs des anges et des fidèles tressaillent de joie en célébrant l'Immaculée Conception."

Voilà pourquoi nous croyons à Lourdes ; avec cela nous nous consolons facilement des inepties d'un Zola ou d'un Renan, quand leurs paroles ne sont pas des blasphèmes, et nous prions Marie d'ouvrir les yeux à leurs imitateurs, de les toucher et de les convertir. Si notre foi à Lourdes n'est pas un fait dogmatique, elle est souverainement raisonnable et bienfaisante.

Pourquoi la Sainte Vierge est-elle apparue au Rocher Massabielle, dans une petite ville perdue au fond des Pyrénées, à une pauvre enfant, igno-

rante, ne sachant pas même le français, mais inocente, et pure dont les yeux si limpides n'étaient pas indignes d'être le miroir des regards de Marie ? La Mère de Dieu voulait faire voir immédiatement son action en se servant du plus chétif instrument pour attirer les foules vers son Fils méconnu et outragé par un monde vieilli et gonflé d'orgueil et de licence.

Le fait de Lourdes est la manifestation de la bonté de Dieu envers les misérables qui souffrent et qui prient, c'est Marie apportant un sourire du Ciel à la terre qui lutte et qui travaille, c'est Marie, pleine de grâces, dont le cœur est débordant d'amour pour nous, c'est Marie qui, comme une bonne Mère, vient nous combler de ses bienfaits ; c'est Marie qni descend sans cesse vers nous et monte sans cesse vers Dieu, et dont le ciel ne commencera qu'avec l'éternité, entourée de tous ceux qui l'auront aimée et priée sur la terre et qu'elle aura sauvés. Le fait de Lourdes est la réponse aux matérialistes et aux déistes qui nient Dieu et son intervention divine ; le fait de Lourdes est la réponse aux chrétiens à la foi défaillante, qui nous accordent que Dieu peut intervenir encore dans le monde, mais que de fait il n'intervient plus. Le fait de Lourdes est Marie souriant à nous tous dans la personne de la petite bergère ; c'est Marie apportant la santé du corps

et de l'âme à cette grande malade qu'est l'humanité, surtout à la France, le royaume consacré à Marie, même avant la naissance de la Mère de Dieu ; à la France, fille ingrate mais toujours chérie que Marie veut sauver malgré elle.

Notre siècle est une époque d'orgueil et de liberté exagérée, ou plutôt de licence ; aucune autorité n'est sacrée aux yeux des foules et de leurs meneurs, aussi la Sainte Vierge envoie-t-elle Bernadette aux prêtres c'est-à-dire à l'autorité religieuse ; après avoir fait jaillir la source miraculeuse et avoir livré son nom par une céleste condescendance, elle forme à sa propre école le cœur et l'intelligence de l'enfant qu'elle a à ses pieds.

" Que feriez-vous, disait-on à Bernadette, si on vous défendait d'aller à la Grotte ?

" Je n'irais pas, répondit-elle."

Mais si l'Apparition vous ordonnait de venir quand même ?

" J'irais demander la permission à M. le Curé."

Marie enseigne l'obéissance et l'humilité. Elle enseigne la prière aux hommes qui ne prient plus, en tenant un chapelet qu'elle fait glisser entre ses doigts ; chaque grain qu'elle touche est une pluie de bénédictions qui tombent sur nos

têtes et n'est qu'un écho immense qui monte de la terre vers le cœur de Marie ; elle veut que nous prions avec humilité, avec confiance, avec abandon, avec naïveté, je dirais, en mettant sur nos lèvres la prière des simples et des purs, le chapelet ; aussi tous ceux que j'ai vus s'approcher de la Grotte avaient le chapelet à la main, les regards fixés sur la Madone d'aussi loin qu'ils pouvaient l'apercevoir et Léon XIII a compris la pensée de Notre-Dame de Lourdes en propageant la dévotion au Rosaire.

Marie nous enseigne la pénitence, nous à qui la mortification fait peur, nous qui voulons jouir et ne pas nous gêner, nous chrétiens, qui avons horreur de la douleur et de la souffrance sous un chef couronné d'épines.

Le monde en vieillissant retourne et par la tête et par le cœur vers le paganisme ; la sainte Vierge nous demande de prier et de réparer pour les crimes que les hommes commettent hélas ! si facilement et qui fuient et la prière et la pénitence. La plainte que Jésus est venu apporter au dix-septième siècle au monde se refroidissant, Marie nous la rappelle au dix-neuvième. Nous trouvons cet enseignement dans les paroles de l'Immaculée Conception à Bernadette : "Vous prierez pour les pécheurs."

Une autre fois elle ajoute : Vous baiserez la terre pour les pécheurs'' et encore : ''Pénitence! pénitence! pénitence!''

Marie appelle les foules priantes, les foules pénitentes et les foules souffrantes. Elle a pour ainsi dire institué une sorte de sacrement : ''Allez boire à la fontaine et vous y laver'', a-t-elle dit. Combien de guérisons ont été produites par cette eau miraculeuse ! c'est un signe céleste, et, quand il plaît à Dieu, un signe de santé et de salut.

La sainte Vierge est venue confirmer la parole de Pie IX : ''Je suis l'Immaculée Conception. Ne craignez pas, j'ai vaincu le serpent, j'ai écrasé sa tête, je combats avec vous de toute la puissance que me donne mon titre de Mère Immaculée de Jésus.''



La foi et la charité chez les humbles

Pendant mon séjour à Lourdes, j'ai pu admirer bien souvent la foi et la charité dont l'exemple nous vient d'âmes bien humbles quelquefois. J'avais remarqué à genoux devant la Madone, priant longtemps les bras en croix, égrenant constamment des Ave Maria, un pauvre paysan au costume bizarre : un immense manteau bleu autrefois, maintement décoloré par le soleil, des grosses bottes ferrées, résonnant bruyamment sur le parquet, un pantalon de grosse toile d'une couleur indécise ; tête-nue, cheveux sel et poivre, en broussailles, barbe inculte ; un gros panier à sa gauche, rempli de provisions, et un bâton noueux de quatre pieds à peu près à sa droite.

Il priait le regard rivé sur la statue de Notre-Dame de Lourdes ; la montagne se fut écroulée à ses côtés, il n'aurait pas sursauté, pas même bougé. Il voulait s'emplir les yeux de la Vierge blanche de la niche. Puis il se retirait en silence, n'adressant la parole à personne, ne répondant même pas aux questions qu'on lui posait. Ce singulier personnage m'intriguait fort. Qui

était-il? d'où venait-il? Il semblait complètement étranger, dînant tantôt sur les bords du Gave, tantôt sous l'abri des pèlerins d'un peu de fromage et d'un pain grossier ; l'eau de la Grotte était sa boisson.

Ce paysan habitait la Roumanie. Il était devenu complètement aveugle à l'âge de trente-cinq ans à peu près. La nuit s'était faite dans ses yeux, mais jamais dans son âme. Il avait entendu parler de la Vierge de Lourdes qui guérit, qui console, qui aime les petits et les humbles. Il l'avait priée avec la foi du paysan, naïve comme sa belle âme et la Vierge l'avait guéri. Il était venu à pieds de la Roumanie—il avait donc traversé la Hongrie, l'Autriche, la Suisse et une partie de la France—porter ses grosses lunettes noires, témoins de ses souffrances, au pied de la Grotte, en signe de reconnaissance, et maintenant il ne pouvait se rassasier de regarder la Madone qui lui avait rendu la vue : on aurait dit qu'il voulait l'emporter dans ses yeux et la voir toujours là-bas en Roumanie.

Ces manifestations de piété à Lourdes paraissent encore plus admirables, quand on songe aux privations que s'est imposées ce brave paysan, venu à pieds, à travers des pays étrangers dont il ignorait la langue, s'exposant à bien des rebuts, faisant bien des sacrifices, reposant un peu par

tout, dormant sous le regard des étoiles effacées par le jour qui monte, alors reprenant sa route : une seule pensée le conduisait, un seul aimant l'attirait : Lourdes !

Que de sacrifices s'imposent les humbles et les petits pour solder les frais d'un voyage vers Marie Immaculée, que de privations pour se payer un pèlerinage à la Grotte de Massabielle, que de pipes de tabac pour celui-ci, que de rubans, de colifichets pour celle-la, sacrifiés de bon cœur, représentant les pièces de cent sous pour un billet de chemin de fer. A force de prendre sur son nécessaire, on finit par mettre de côté la petite somme rêvée : aller à Lourdes !

Un pauvre ouvrier réussit après cinq ans à amasser la somme nécessaire pour acheter son billet : celui-ci payé, il lui restait douze sous. A Lourdes, il va sans dire qu'il n'a d'autre hôtel que la Grotte, la Basilique et l'abri des pèlerins.

Il prie avec toute l'ardeur de son âme pour les siens et pour lui ; on lui a donné bien des commissions là-bas au village, pour la Vierge de Lourdes : pensez-donc, aller si loin, jusqu'aux pieds de Marie, dans les Pyrénées, lui, ce privilégié, aussi il en est tout fier. Ce souvenir, il le vivra, il le rappellera, il le racontera au retour. Toutes ces commissions, il les dit à la Madone blanche de la Grotte, il les dépose à ses pieds.

Quant à son petit capital, voici tout juste l'emploi qu'il en fit : pain, huit sous ; quête à la messe, deux sous ; un chapelet, un sou. Et comme il lui restait encore un sou, avant de remonter dans le train, il le donna à un pauvre. "Mais, dira-t-on, ne s'est-il pas trouvé un pèlerin charitable pour défrayer ce pauvre journalier." Si, il s'en est trouvé, et même plus d'un ; mais le brave homme s'est énergiquement refusé à accepter la moindre obole : il voulait ne devoir qu'à des sacrifices personnels les dépenses de son pèlerinage.

Arriva aussi à Lourdes, vers le même temps, un ingénieur encore jeune et venu isolément d'Annonay. Il possédait une foi très vive qui l'aidait à supporter son mal. Il souffrait d'une affection d'origine arthritique. Sa jambe gauche, du sommet de la cuisse au bout du pied, était terriblement enflée : ce n'était qu'une masse informe, couverte de plaies qui lui causaient des douleurs atroces au moindre mouvement. Malgré toutes les précautions possibles, les souffrances étaient telles que le déshabillage, la plongée dans la piscine et le rhabillage lui arrachaient des cris. Trois jours de suite et deux fois par jour avec une énergie, une endurance et une confiance totales, il vint se soumettre à cette torture. Aucune amélioration ne se produisit.

Le dernier jour il passa le premier. Une dizaine de malades peu atteints se déshabillaient eux-mêmes pendant que les baigneurs disposaient la sangle pour le descendre dans la piscine. Plusieurs malades manifestaient de l'appréhension. On leur avait dit sans doute combien l'eau était froide. Ils priaient tout bas, l'angoisse sur la figure. L'ingénieur les observait. Les baigneurs le placent sur la sangle et le plongent. Cette fois pas un cri, pas un soupir. Une fois dans l'eau, le voilà qui s'étire, prend ses aises, s'asperge, prononce les invocations avec les baigneurs d'une voix ferme. Quand il fut retiré et comme on le rhabillait : "Eh bien, lui dit un des baigneurs, il me semble que ça va mieux. Jamais vous n'avez montré autant d'endurance." Il répondit à voix basse : "Non, ça ne va pas mieux, j'ai souffert peut-être encore plus que de coutume. Mais en regardant ces pauvres gens qui paraissent avoir si peur, il m'est venu à l'idée de leur montrer que ce bain n'est pas si terrible après tout. J'ai voulu leur donner du courage afin qu'ils puissent prier sans distraction."

Les deux baigneurs le regardèrent les larmes aux yeux et, d'un tacite accord, se penchèrent sur ce héros pour l'embrasser, jamais ils n'avaient vu un oubli de soi-même plus touchant.

Vint aussi un brave paysan, âgé d'une cin-

quantaine d'années, paralysé au point de pouvoir se remuer à peine. Son corps était couvert de plaies dégageant autre chose qu'une odeur de violettes.

Les baigneurs étaient obligés de l'étendre sur la sangle et de le plonger. Mais sa patience et sa piété édifiaient profondément et l'on s'était pris même d'affection pour lui. Trois jours de suite il fut plongé sans résultat. Son immense foi en Marie semblait se raviver par les déceptions.

La veille de son départ, il obtint de passer la nuit en prières au pied de la Grotte, en compagnie du brancardier qui s'occupait de lui.

Il revint le lendemain aux piscines. Plongé une dernière fois, il sortit de l'eau toujours paralysé : aucune amélioration ne s'était produite. Cependant sa figure ne trahissait aucun découragement ; une sérénité céleste lui remplissait les prunelles. On lui dit que souvent la Sainte Vierge guérit de retour chez eux les malades qu'elle n'exauce pas à la piscine. "Non, je ne guérirai pas, reprit-il, j'ai demandé à la Sainte Vierge qu'elle me laisse mes maux et qu'elle les accepte pour le rachat des péchés de ma paroisse dont la plupart des habitants sont des impies. J'ai senti qu'elle m'exauçait. Ne me plaignez pas : je retourne heureux chez moi."

Il n'y a que la religion catholique qui puisse inspirer de pareils dévouements et une telle abnégation ; il n'y a que les âmes d'élite qui puissent les concevoir ; il n'y a que les humbles, les petits et les purs qui puissent les faire sans bruit, aussi simplement, comme la chose la plus naturelle du monde, et Jésus, Marie, Joseph seuls peuvent donner la force de les exécuter ; et presque tous les jours nous sommes témoins à Lourdes de ces gestes que j'appellerai volontiers sublimes.

Un soir, à la fin du mois de février, vers cinq heures, une trentaine de personnes priaient aux pieds de Marie Immaculée. Le soleil se couchait derrière la montagne voisine ; à travers une échancrure, un rayon de lumière venait frapper la Roche Massabielle et la niche de la Vierge. Aux environs l'ombre descendait ; le vent semblait endormi sous les grands chênes, dépouillés de leurs feuilles, mais chargé de lierre grimpant le long de leur tronc et courant sur leurs branches. Le son doux et affaibli des clochettes d'un troupeau paissant sur le flanc de la montagne et dans le ravin voisin arrivait de temps en temps à nos oreilles. On entendait le chuchotement des prières à Marie ou le mouvement régulier des voix alternant tantôt d'un ton grave, tantôt d'un ton plus élevé, récitant les Ave Maria. Alors une

femme d'un âge peu avancé, élégamment mise, quoique sans recherche, vint s'agenouiller sur la pierre près de la grille.

Elle pria quelques instants, fort recueillie ; puis elle se leva, alla boire à la source miraculeuse, se plaça à une cinquantaine de pieds de la Grotte en face de la statue de Notre-Dame de Lourdes et se mit à chanter un hymne à la Vierge.

Ce calme, cette lumière mourante, ces clochettes tintant dans le lointain, le murmure du Gave, ces prières récitées à voix basse, ce chant à Marie Immaculée par une voix d'artiste, une voix chaude et vibrante où l'on sentait toute la sincérité, toute l'ardeur d'une âme revenue à Jésus par la Vierge de Lourdes, tout cela avait quelque chose d'empoignant : on oubliait la terre un instant : c'était une scène du ciel tant c'était grand et simple. Il n'y a qu'à Lourdes qu'on éprouve de pareils sentiments, il est impossible de dire ce que j'ai ressenti ce soir-là au pied de la Grotte.

C'est un des plus beaux souvenirs que j'ai rapportés de mon pèlerinage et qui vivra toujours avec moi.

Qui était cette femme ? une artiste m'a-t-on dit, qui avait chanté l'amour profane et qui main-

tenant chantait l'amour de Marie. Elle venait tous les soirs depuis quelques jours à la Grotte saluer sa Mère du ciel à qui désormais elle avait consacré sa voix.



Conversion d'un libre-penseur

Il est impossible d'être témoin des démonstrations de foi et de piété, à l'église du Rosaire, sur l'esplanade, à la bénédiction des malades, à la Grotte, à la procession des flambeaux dans les lacets creusés dans le flanc de la montagne, en arrière de la Basilique, sans se sentir profondément remué, tant c'est grand, simple, sans apparat, tant c'est spontané. Le libre-penseur qui vient à Lourdes avec un cœur droit, s'il ne se convertit pas toujours, retourne chez lui vivement impressionné par ce surnaturel qu'on y respire malgré soi, et, s'il se convertit, le spectacle de Lourdes, avec ces grandes démonstrations, l'aura ramené à la foi perdue.

Un des souvenirs les plus empoignants que j'ai rapportés de là-bas est celui d'un *Credo* chanté, après une procession aux flambeaux, sur l'esplanade du Rosaire, en face de la Basilique dont la façade était illuminée par un "M" gigantesque formé d'un nombre infini de lampes électriques, avec ses trois flèches colorées par les teintes violettes d'un feu de bengale et s'élançant dans le

sombre d'un firmament parsemé d'étoiles. Ce *Credo* était chanté par des milliers de voix d'hommes venus des différentes parties de la France et du nord de l'Espagne, étrangers, mais unis dans une même foi, ayant chacun un cierge à la main, soulignant chaque article du symbole en élevant et en abaissant vivement ce cierge. Du haut de l'esplanade, rien de plus grandiose que d'entendre ces chants mâles, virils, énergiques, où se traduisait la foi sincère du catholique, et de voir ces flots de lumières montant et descendant, quelquefois d'une façon un peu saccadée, comme une houle immense qui ondule légèrement et vient mourir sur la grève, aux pieds du spectateur.

Ce spectacle faisait monter du cœur une larme aux yeux des plus froids et des plus indifférents, peut-être bien décidés à ne pas se laisser émouvoir.

Zola lui-même, s'il a été témoin d'une scène semblable, a dû y voir autre chose que de la suggestion. Non ! ces milliers d'hommes ne sont pas des comédiens et des farceurs ou des illusionnés, autrement il y aurait longtemps que Lourdes serait tombé sous le mépris. C'est la Mère de Dieu qui préside à ses foules et l'impie, bien souvent, tombe à genoux, fait un acte de foi, amené là, par Marie qui le oonvertit.

Un jour vint à Lourdes, un évêque français remercier la Mère de Dieu d'une faveur insigne obtenue au pied de la Grotte, après trente années de prières continues. C'était un dévot à Notre-Dame de Lourdes. Il a longuement causé des merveilles opérées dans la ville des apparitions et des grâces extraordinaires que Marie se plaît à répandre sur ses enfants qui viennent la prier.

Un de ses frères, libre-penseur depuis très longtemps, était revenu à la foi au spectacle des foules à la Grotte de la Vierge Immaculée ; Marie l'attendait là pour le conduire à son Fils et le convertir. "Si Dieu, disait ce prélat, par l'intercession de Marie, guérit les corps, les guérisons spirituelles sont ni moins nombreuses, ni moins étonnantes, guérisons souvent cachées dont quelques-unes cependant sont connues pour glorifier Dieu et allumer dans le cœur des chrétiens une plus grande confiance en Marie."

Un jour, continua-t-il, j'accompagnai mon frère à Cauterets où l'envoyait son médecin pour achever une convalescence ; il sortait d'une maladie grave qui avait mis ses jours en danger, et cependant, il n'avait pas voulu se réconcilier avec son Dieu à qui il avait tourné le dos depuis longtemps. Voyez-vous, monsieur l'abbé, c'est toujours le

cœur qui gâte la tête. Dans sa jeunesse, encore étudiant, il suivit de malheureux amis qui lui firent perdre sa foi et ses mœurs.

Comme nous devions passer par Lourdes pour nous rendre à Cauterets, j'insistai pour qu'il s'y arretât. Mais il refusa absolument, lui, le libre-penseur, il n'irait pas s'agenouiller comme une bonne-femme devant la Grotte. D'ailleurs, il avait lu et approuvé les conclusions de Zola sur Lourdes, il ne pouvait aller contre. "Alors, lui répondis-je, si tu as lu l'ouvrage de Zola et si tu en as approuvé les conclusions, aie aussi la droiture de voir de tes yeux et de contrôler toi-même les affirmations du romancier."

Il accepta une station de quelques heures, à titre de repos et à condition de trouver dans un hôtel, très voisin de la Grotte, une chambre à l'entresol, pour éviter la fatigue d'une ascension.

Nous arrivâmes à Lourdes vers cinq heures du soir et nous nous installâmes à l'hôtel désiré ; l'hôtesse eut la prévenance de nous indiquer l'heure de la table d'hôte. "Je ne veux pas de la table commune, répondit mon frère, je n'aime pas la foule." En ce moment Lourdes regorgait de monde.

"Mais, lui répliqua l'hôtesse, la foule que vous trouverez ici n'est pas la foule des boulevards de Paris."

Nous prîmes notre souper à une table séparée. Bientôt la vallée s'emplit de chants lointains. Mon frère vint avec moi voir la procession aux flambeaux. Du haut de l'église du Rosaire, appuyé à la balustrade, il vit se dérouler ce long fleuve de feu dessinant les contours d'un immense ostensoir sur la pelouse, puis, ramassant ses flots, former un lac de lumière couvrant tout le parvis de la Basilique. Il entendit ces interminables Ave, Ave, Ave Maria, s'entremêlant un peu au hasard, sans ordre, les uns rapprochés, les autres dans le lointain, dans une sublime cacophonie ; puis dans un grandiose unisson, des milliers de voix chantèrent, avec un parfait ensemble, le séculaire Credo catholique.

Lui se taisait, mais une larme perlait à ses yeux. Le lendemain, il prétexta la fatigue et me laissa aller seul dire la sainte messe. On imagine facilement à quelle intention je la célébrai. Après le dîner, il voulut, avec sa femme et son fils, faire une excursion en voiture dans les environs. Hélas ! il m'échappait, il fuyait l'invasion du surnaturel.

J'allai seul, ajouta l'évêque, pleurer et prier dans une des obscures chapelles de la Crypte ; puis je le cherchai un peu partout sans pouvoir le rejoindre.

Je ne le revis qu'au souper. "Mais qu'est-tu devenu cette après-midi ? lui dis-je." Il me raconta qu'au retour de sa promenade qui n'avait duré qu'une heure, il s'était mêlé à la foule pour se rapprocher de la Grotte et des piscines, qu'assis sur le banc de pierre qui borde le Gave, il avait assisté pendant plusieurs heures au transport des malades, à l'entrée et à la sortie des piscines ; il avait entendu les supplications à Jésus et à Marie des malheureux qui demandaient leur guérison.

Il était revenu à l'hôtel profondément remué par ce spectacle. L'émotion l'avait fatigué. Il ne put assister de nouveau à la procession aux flambeaux. Après souper je l'amenai chez moi pour voir de la fenêtre de ma chambre les trois flèches de la Basilique au milieu desquelles se détachait dans le noir un immense "M" illuminé à l'électricité.

Nous gardâmes le silence l'un et l'autre pendant quelques instants dans l'obscurité de ma chambre, le cœur plein d'émotion à la vue de la foule, de l'illumination et des cierges qui se croisaient en tout sens, un peu au hasard, comme les opinions des hommes non éclairés par la foi ; je priais mentalement pour mon frère et j'aurais donné ma vie pour le voir revenir à Jésus par la Vierge de Lourdes. Puis je lui dis doucement :

" Eh bien, mon cher ami, que penses-tu de tout cela ? As-tu remarqué cette foule ? As-tu observé qu'il n'y a ici que des frères, point d'agents de police pour assurer l'ordre, point de bousculades, point de coups de coudes pour s'ouvrir un passage, partout la bienveillance, les égards réciproques ; partout la joie répandue sur les visages, la communauté de foi, d'amour, d'espérance. Ici c'est la vraie France celle d'autrefois, vibrant à l'unisson sous l'empire d'une même pensée d'adoration et d'amour du même Dieu bon, créateur et père de tous."

"As-tu vu avec quelles attentions délicates, tous les étrangers qui ne te connaissent pas s'écartaient sur ton passage, pour te faciliter l'accès des fontaines, te disant : "Vous êtes fatigué, monsieur, passez, je vous en prie." As-tu vu rien de semblable dans les foules ordinaires des fêtes du monde, des marchés, de la bourse ou des grandes rues ?"

Il se taisait, "Oh bien, ajoutai-je, la pensée ne te vient pas de faire comme tout le monde, de t'agenouiller, de prier, de communier ? Vois comme un bonheur céleste rayonne sur tous les fronts."

"Quand je me compare à cette foule, répondit-il, je suis un misérable ; ce que tu me demandes, je n'en suis pas digne."

"Mon cher, repris-je, si tu es sincère dans tout ce que tu viens de dire, à aucun moment de ton existence tu ne seras plus digne qu'aujourd'hui de t'approcher de Dieu. Va dire cela à un prêtre, il te comprendra, il t'aidera et Dieu se donnera à toi. Je vais passer cette nuit avec des pèlerins devant le Très Saint Sacrement. Je prendrai mes dispositions pour célébrer demain matin la sainte messe à l'heure qui te conviendras, afin que tu puisses y assister et y communier si tu es prêt."

Le lendemain il se plaignit d'avoir mal dormi ; il lui était impossible de se lever. C'était un des derniers efforts du démon.

Je retournai à ma chambre désolé et je priai bien sincèrement pour mon pauvre frère. Tout à coup, mon neveu accourut : "Mon oncle, mon oncle, me dit-il, un miracle ! Papa se lève."

Décidé de ne pas sortir, il avait entendu passer sous ses fenêtres une foule chantant des cantiques. C'était un pèlerinage d'hommes arrivant de Rodez, évêque en tête, et se rendant à la Grotte, le chapelet à la main. Cette vue le bouleversa et le fit pleurer.

"Préviens ton oncle que je vais assister à sa messe," dit-il à son fils.

Vingt minutes après nous entrions à l'église, lorsque je lui dis : "Es-tu décidé à faire la sainte communion ?"

"Il faut que je me confesse, trouve-moi un prêtre, répondit-il."

Il demeura quarante minutes avec son confesseur. Il revint vers moi, transfiguré, les yeux rougis.

Aucune parole ne peut traduire les émotions de mon âme lorsque je lui donnai la sainte communion, tant j'avais désiré et demandé ce grand bonheur à notre bonne Mère du ciel.

En sortant de l'église, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Ce fut une étreinte céleste.

"Merci, me dit-il, mon cher, je t'aimais, je t'aime bien mieux et bien plus aujourd'hui."

Dans la journée à une dame qui le voyait pour la première fois et qui lui disait : "Monsieur, vous paraissez souffrant, vous êtes sans doute venu demander votre guérison à Notre-Dame de Lourdes? Je vous promets de prier pour vous," il répondit : "Non, madame, je ne suis pas venu demander la guérison du corps à la Sainte Vierge, mais elle m'a accordé ce matin bien plus et bien mieux, la guérison totale de mon âme."

"Le ciel habite dans mon cœur."

Dix jours après mon frère mourait subitement à Cauterets.

Grâces éternelles soient rendues à Jésus-Hostie et à Marie Immaculée !

Le miracle de cette conversion, demandé tous les soirs à la Sainte Vierge depuis trente ans, est dû sans doute à la prière, mais aussi au spectacle des foules à Lourdes.

Dans une lettre qu'il écrivit à son frère aîné le jour même de sa communion, il avouait n'avoir pu résister à ce courant intense de surnaturel qui entraîne les âmes à Lourdes.



Une visite à Betharram

Tous les quinze jours, sur la place Peyramale, il y a foire à Lourdes. Les habitants des villages environnants offrent en vente les produits de leurs fermes et les ouvrages de l'industrie domestique. On y conduit aussi des bestiaux qu'on attache à des poteaux, de place en place, et qui se regardent avec des gros yeux, étonnés de se trouver en aussi grand nombre, entourés d'attention, j'allais dire de petits soins, par des acheteurs qui les palpent, les tâtent, les examinent et finalement les amènent ; ces bêtes se disent adieu à leur manière, avant de suivre leurs nouveaux propriétaires et se séparent pour toujours. Un peu partout à travers les barreaux de grandes cages, émergent, avec des yeux jaunes et ronds, ornées d'immenses crêtes rouges, des têtes de coqs qui chantent et donnent de grands coups de bec dans le vide, essayant d'attraper une tête voisine qui en fait autant.

Derrière des comptoirs improvisés, vous avez là de robustes paysannes, les poings sur les hanches, la tête enveloppée d'un capulet noir ou de

couleur, offrant dans un flot de paroles, aussi gracieusement qu'elles le peuvent, leurs marchandises à des acheteurs qui circulent, examinant à droite et à gauche, faisant la moue sur la plupart des objets qu'on leur présente à très bon marché, au rabais, quoi, et finissant par emporter plus mauvais qu'on ne leur avait d'abord offert.

Debout sur une table, dans un coin, un jeune garçon, en face de cinquante à soixante personnes, met à l'enchère tantôt un gentil petit cochon de lait, au groin rose, à l'air éveillé, tout blanc, mignon, qui ne se doute pas du sort qui l'attend et qui se promène devant l'encanteur avec de petits grognements répétés; tantôt il présente à la foule quelques lourdes volailles qu'il tient par les pattes, tantôt de mignonnes tourterelles qui roucoulent leurs amours avant de se séparer ; tantôt il offre en vente un vêtement de laine bien chaud, tissé au village, là-bas, dans les Pyrénées.

Plus loin, est un potier, derrière une charrette, sous le timon de laquelle il a mis quelques blocs de bois pour lui donner la position horizontale ; il a devant lui des terrines, des plats, des pots de terre, de toutes les grandeurs, de toutes les formes, enjolivés de dessins peu décoratifs et ornés d'arabesques un peu capricieuses. Il annonce sa marchandise dans tous les tons et sur toutes

les gammes. C'est un mélange de voix, de cris à n'y rien comprendre.

Vous circulez à travers des rangées d'ânes ou de mulets chargés de bats remplis de denrées ; on vous interpelle ; chaque vendeur vante sa marchandise toujours de première qualité et presque pour rien. Mais c'est toujours trop cher et de qualité inférieure lorsqu'on n'en a aucun besoin. Je ne tenais pas à apporter au Canada un de ces bestiaux par trop encombrants.

Le soir, avec le produit de leur vente, non sans être passés un peu par le cabaret du coin, les vendeurs s'en retournent dans leur villages, les uns à pieds, les autres sur leurs ânes, d'autres en voiture et d'autres ont pris le chemin de fer dont l'allure modérée vous permet de contempler le panorama des Pyrénées dont les sommets neigeux vous apparaissent comme des trainées de nuages à l'horizon. Les jours de foire, le convoi va très lentement, s'arrête, non-seulement à chaque station, mais à chaque barrière, à chaque carrefour; alors vous voyez descendre de grosses Béarnaises qui, au lieu d'avoir le capulet de laine noire ou de couleur, portent le capulet en toile cirée coiffure bien commode contre la pluie, mais aussi fort laide.

C'est sur un de ces trains ou en diligence qu'on

se rend au village de Lestelle, visiter le sanctuaire de Betharram, à trois milles de Lourdes à peu près. On descend près du Gave qu'il faut traverser sur un vieux pont en pierres grises, bâti depuis bien des siècles, nous dit-on, fortifié, au dos arrondi, avec son épaisse et superbe chevelure de lierre qui trempe dans l'eau. On arrive bientôt au pied de la montagne où se trouve le sanctuaire de Betharram ; dans le flanc de la montagne, courant jusqu'à son sommet, serpente le sentier qui conduit aux différentes stations du calvaire.

Lestelle et Betharram sont deux noms dont la signification est des plus belles. Lestelle veut dire étoile, dans l'idiome béarnais ; c'est un des noms de celle qu'on appelle l'Etoile du matin dans les litanies de Lorette, et Betharram signifie beau rameau. La légende qui donna naissance à ce nom est des plus touchantes. Il existait déjà en ce lieu une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, lorsqu'une petite fille des environs, voulant cueillir une fleurette sur les bords du Gave, se laissa choir dans l'eau. Elle va se noyer alors sa pensée se porte vers Marie qu'elle invoque avec toute la ferveur dont elle est capable : "Sainte Vierge, *Sente Bicrye*, à mon secours." Marie lui apparaît et lui tend une branche qui aide l'enfant à

regagner le bord. En reconnaissance, la fillette dépose sur l'autel de la Madone une branche aux feuilles d'or ; d'où le nom de Notre-Dame de Betharram.

L'hérésie calviniste régna en maîtresse dans le Bearn et la chapelle de Betharram fut réduite en cendres. Elle fut reconstruite sous Louis XIII, lorsque ce roi, par l'édit de Fontainebleau, rétablit la religion catholique dans cette contrée. Un prêtre du diocèse de Meaux, Hubert Charpentier reconnut qu'il existait un mystérieux rapport entre le culte de la Passion de Jésus et la dévotion envers Notre-Dame des Sept-Douleurs. Il érigea sur le flanc de la montagne, de distance en distance, les stations du chemin de la croix pour rappeler celui de Jérusalem, et le calvaire de Betharram fut fondé.

Notre-Dame du Calvaire de Betharram devint un lieu de pèlerinages célèbres, où s'opéra un grand nombre de miracles qui ne contribuèrent pas peu à ramener à la foi catholique une foule de protestants. On cite le nom de Guillaume Martin qui fut guéri en suivant les stations du calvaire.

La révolution, au nom de l'égalité et de la liberté, je suppose, voulut raser la chapelle. Le maire de Lestelle demanda, aux nom des beaux-

arts, que ce monument fût conservé. Le gouvernement révolutionnaire y consentit, mais les portes en furent murées et le calvaire fut détruit.

Un Capuçin, le Père Joseph, dont la mémoire est encore en vénération dans le Béarn et qui n'avait pas suivi ses frères en Espagne, se cacha dans le pays, y exerça le ministère malgré la surveillance des révolutionnaires, courut bien des dangers en allant déguisé porter les secours de la religion à ceux qui ne voulaient pas mourir sans se réconcilier avec leur Dieu. Plusieurs fois, il fut découvert, mais la piété de ceux qui étaient restés fidèles au culte catholique le sauva plus d'une fois de la mort.

Dès que la religion put être rétablie, il employa ses forces et sa vie à restaurer le calvaire.

En 1841, Mgr Lacroix, évêque de Bayonne, fonda la Société des Pères du Sacré-Cœur de Jésus et la mit en possession du sanctuaire de Betharram et d'un collège auquel il annexa une école primaire. Le gouvernement français, en vertu des dernières lois sur les communautés religieuses, vient de chasser les pères de Betharram et du sanctuaire et du collège ; quelques-uns se sont sécularisés et les autres ont pris le chemin de l'exil.

La chapelle qui sert d'église paroissiale, res-

serrée entre le Gave et la montagne est en style Louis XIV. Sa façade en marbre blanc, encadrée entre deux pavillons, supporte les statues des quatre Evangélistes et celle de la Sainte Vierge dont le visage respire une douceur céleste, mais qui, à mon humble avis, fait plus honneur à la piété qu'au talent du sculpteur. On voit à l'intérieur un très beau tableau de Marie au milieu des agneaux et des enfants : le peuple l'appelle la Pastoure, "la Bergère." Ce tableau est encadré par le rétable du maître-autel tout chargé de dorures. Il y manque l'instrument singulier qu'on remarque encore, me dit-on, dans quelques églises en Aragon : une vaste roue recouverte de clochettes ; on la fait tourner au moyen d'une manivelle et au moment de l'élévation on entend un tintamarre qui ajoute peu au recueillement. L'intérieur de la chapelle de Betharram est chargé de tableaux et de dorures, mais l'effet général est grave et imposant ; on y respire la piété ; on y a représenté différentes épisodes de l'ancien et du nouveau testament. Sur les panneaux de l'orgue on a peint l'histoire des pèlerinages, les miracles, l'aspect de la chapelle après les ravages des calvinistes.

On gravit le sentier qui conduit à chaque station du calvaire dans le flanc de la montagne et jusqu'au sommet. Chacune de ces stations est

composée d'une chapelle. Plusieurs de ces oratoires ont été construits par des fondateurs pour y recevoir la sépulture. Chaque chapelle est fermée par une grille à travers laquelle on contemple la représentation du mystère qui correspond à la station.

Louis XIII a fait ériger la troisième chapelle qu'il dédia à saint Louis. Elle a été reconstruite il y a quelques anuées. Le dôme est en forme de tiare et est surmonté de la statue de saint Louis.

Tous les personnages des mystères de la passion sont de grandeur naturelle et l'on s'étonne de trouver plusieurs chefs-d'œuvres au fond des Pyrénées. Un artiste chrétien, Alexandre Renoir, est venu de Paris consacrer sa jeunesse et son talent à Jésus crucifié et à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Cet habile sculpteur a su marier la perfection grecque et païenne à l'art chrétien. Le Christ au Jardin des Oliviers ne pouvait être traité d'une manière plus grande, plus simple et, toute à la fois, disent les connaisseurs, d'une manière plus neuve.

Dans la trahison de Judas, la figure de Jésus exprime une immense tristesse mélée à un amour infini pour celui qui le trahit : il descend jusqu'au traître pour le toucher et le convertir ; Judas est

le type du Juif haineux, sordide, qui trahit pour quelques deniers. La flagellation est un sujet délicat et l'artiste ne réussit souvent qu'à exprimer la douleur corporelle ; mais ici c'est un Dieu qui souffre et on le sent ; aussi l'œuvre est-elle spirituelle avant tout dans le sens chrétien.

On monte toujours, un peu plus haletant, il est vrai, mais on se sent heureux de suivre Jésus portant sa croix ; puis on arrive au sommet de la montagne, sur un plateau un peu allongé où se dressent trois grandes croix de marbre, sur lesquelles court un lierre abondant ; rien de plus beau de voir un grand Christ, les bras tendus, entouré d'un feuillage vert comme d'une immense couronne dont l'entoure la nature.

En face de ces trois croix, à l'autre extrémité du plateau, entourée de chênes et de hêtres s'élève la dernière chapelle formée de trois absides. Dans la première à gauche est la descente de la croix. L'artiste a su mettre sur la figure de la Mère de Dieu l'expression de la douleur la plus poignante ; Marie semble dire : "Vous qui passez, voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur." Au centre est Jésus enseveli ; à droite, Jésus ressuscité, s'élevant vainqueur de la mort en présence des gardes la face contre terre.

C'est un spectacle grandiose qu'un coucher de soleil sur la montagne de Betharram, avec, en face,

les Pyrénées aux cimes blanches se nuançant d'un violet léger comme une trainée de nuages à l'horizon ; à nos pieds dans la vallée le Gave coule lentement entre deux rives vertes, plus loin est la plaine légèrement ondulée de Pau.

On prétend que le site de Betharram a quelque ressemblance avec les alentours de Jérusalem : le torrent de Cédron, la vallée de Josaphat et le mont des Oliviers. Les paysans du Béarn attribuent à une sorte de respect religieux le ralentissement subit du Gave dès qu'il touche le sol de Betharram considéré comme une autre terre sainte par les populations d'alentour.

Il est impossible de voir Betharram sans visiter en passant les grottes de la montagne. A certains endroits ce mont a l'aspect d'une immense éponge aux trous nombreux et quelques-uns très profonds. Certaines excavations communiquant entre elles forment d'immenses corridors tantôt à plan incliné, tantôt horizontal, aboutissant à des salles communes aux voûtes tourmentées soutenues par des blocs de pierre jouant le rôle de colonnes. Les murs sont généralement gris ; cependant l'on aperçoit par endroits quelques pierres plus pâles, d'une certaine étendue, qui vues à distance, donnent l'illusion de glaces ou de tableaux incrustés dans la muraille. Quelque-

fois l'eau s'infiltrant à travers la montagne forme de petits lacs que l'on traverse dans des chaloupes minuscules. Tous ces corridors et toutes ces chambres sont éclairés à l'électricité ; cependant le guide met en mains une bougie et quelques allumettes. Un accident est à prévoir ; les visiteurs seraient plongés alors dans l'obscurité la plus complète et s'égareraient facilement. C'est ce qui est arrivé pendant quelques secondes : on a voulu faire coup de théâtre, je suppose ; mais on s'en tire toujours parfaitement ainsi que le guide.

Dans la soirée, je suis rentrée à Lourdes, le corps un peu fatigué, mais l'âme avec laquelle on aime et on admire remplie des plus douces émotions et des plus pieux souvenirs.



Une excursion dans les Pyrénées

Si les Alpes sont grandioses, les Pyrénées sont moins âpres, plus arrondies, plus gracieuses ; elles ont moins de neige et elles sont illuminées par le beau soleil d'Espagne. DeVigny les a peintes en deux vers :

> " Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons
> Dont le front est de glace et les pieds de gazons."

Cependant si elles sont moins élevées que les Alpes, leur hauteur n'en est pas moins respectable. Cette chaine internationale atteint sa plus haute altitude du côté de l'Espagne, à l'extrême limite de l'Aragon et de la Catalogne, dans le massif central les monts Malditos où le pic d'Aneto, point culminant des Pyrénées, élève sa cime à 11,000 pieds de hauteur.

Du côté de la France à un mille et demi de Lourdes, se dresse colossal le Pic de Ger, comme une sentinelle avancée, en avant des Hautes Pyrénées. Son altitude est de 8,500 pieds. De son sommet la vue s'étend sur les Pyrénées dont les énormes bossellements,

couverts de neige, la plus grande partie de l'année, semblent se poursuivre dans une course effrénée pour se perdre et se confondre dans le lointain.

Ces montagnes font l'effet d'une barrière entrecoupée de ravinements gigantesques qui les relient par des vallées nombreuses dont quelques-unes forment de vastes amphithéâtres, très profonds, entourés de hautes murailles, souvent verticales, surmontées de talus rapides, créant de très larges gredins ; les montagnards les appelient des cirques. Cette disposition a provoqué la formation de cuvettes étagées en séries formant des lacs fort nombreux, quelquefois assez larges et profonds, à une altitude de 6,500 pieds et souvent plus élevée. Ces lacs sont alimentés par les ruissellements des glaciers et des neiges se précipitant, très rapides, abondants quelquefois, tombant en écume blanche dans les plaines qu'ils fertilisent et dans les lacs qui les reçoivent.

Les villages sont assis sur le flanc des montagnes se regardant par-dessus les ravins et les vallées profondes où paissent les nombreux troupeaux qui chaque soir grim-

pent les versants souvent rapides des Pyrénées pour passer la nuit dans les étables.

C'est vraiment délicieux de voir ces villages aux blanches chaumières se serrant autour des fins clochers élancés vers le ciel comme des brebis autour du berger ; rien de plus poétique que ces gracieuses maisonnettes, du toit desquelles s'échappe un mince filet de fumée bleue. On entend la voix des chiens des montagnes se répondant d'un village à l'autre, tantôt puissante, tantôt grave, tantôt plus douce, tantôt pleine de colère. Les chiens des Pyrénées sont de forte taille, un peu élancée cependant, couverts d'une toison blanche, très fournie, au poil un peu long et ondulé.

Leurs oreilles sont courtes et droites, ce qui leur donne un air un peu méchant. Ils sont très bons gardiens, mais fort aboyeurs. Mais la chose perd un peu de sa poésie lorsque vous entendez un de ces mâtins pas trop fidèle, qui vous tire de votre sommeil et interrompt vos rêves dorés, après une longue course et souvent après un souper un peu copieux.

Les montagnards communiquent facilement d'un village à l'autre par les échan-

crures naturelles, souvent à une altitude considérable, formant des voies muletières et même de simples sentiers de piétons. On voit de longs rubans gris serpentant dans le flanc des montagnes, courant dans les plaines et les ravins, mettant en communication les différents villages pyrénéens.

Pour jouir de ce panorama il faut faire l'ascension du Pic du Ger, ce qui autrefois sans doute n'était pas une mince affaire. Maintenant on monte confortablement assis, lorsqu'on n'est pas trop pressé par des voisins trop nombreux ou trop encombrants, dans un funiculaire qui vous grimpe là-haut, moyennant un franc.

Du Pic du Ger on se dirige vers un de ces villages qui est très agréable de visiter. Ce jour-là au-dessus de nos têtes un soleil radieux, flamboyant dans un ciel d'azur, faisait pleuvoir ses rayons d'or sur la vime neigeuse des montagnes et remplissait les vallons voisins de vie et de lumière.

Sur l'aubépine fleurie mettant une dentelle blanche à la nappe verte des gazons, sur le versant en face de nous une chanson d'oiseau montait. A l'entrée du village je rencontrai un paysan conduisant un attelage

assez bizarre : une charette chargée de foin, lourdement balancée à chaque tour de roues, tirée par une vache étique, roux-pâle, et un âne gris qui lui aurait rendu des points en maigreur. Dans un jardin voisin une grosse poule blanche, fort rougeaude, habituée à vivre au grand air des montagnes, grattait, de trois coups de la patte droite et de deux de la gauche, le coin d'un carré d'oignons ; sur une maisonnette en face on entendait un vol de pigeon et un mulet prenait du soleil sur la place publique. Je fus invité d'entrer dans la demeure d'un fournisseur de lait que j'avais rencontré à Lourdes à la villa Jean Pécasson où j'étais descendu.

Son domicile était fort humble ; quelques chaises de bois, une table au milieu de la pièce, un lit sous l'escalier qui grimpait aux mansardes, un large foyer où mijotait appétissante une bonne soupe aux légumes et au lard dans une marmite assise sur un feu de fagots. Près du foyer un gros chat jaune, tacheté de noir, ronronnait, les yeux à demi fermés, se léchant la patte et faisant sa toilette. Le parquet était en terre battue. Près de la porte sur un banc de bois était un seau gris à moitié rempli d'eau, à

côté une terrine servant à la toilette, au-dessus était suspendu à la muraille un gobelet de ferblanc. Plus haut appuyée sur une tablette, avoisinée de deux gros peignes auxquels il manquait quelques dents, était une glace à moitié cassée dans son encadrement. Dans un coin se dressait une armoire où séchaient inclinés quelques plats et quelques assiettes.

Bien en vue, à la place d'honneur, à la muraille était suspendu un grand crucifix jauni par les années, héritage des ancêtres, qui avait reçu les larmes et les adieux de ceux qui n'étaient plus ; à sa droite était l'image du Sacré-Cœur et à sa gauche celle de Notre-Dame de Lourdes : c'est là qu'on s'agenouillait tous les soirs pour remercier Dieu des faveurs reçues et qu'on demandait les forces nécessaires au travail quotidien.

La fermière allait et venait dans la chaumière, tandis que le mari, répondant aux questions que je lui posais, me narrait, une cigartete aux lèvres, les mœurs des montagnards et leur manière de vivre. Les paysans français fument rarement la pipe, par contre, ils sont grands amateurs de cigarettes qu'ils roulent très prestement et fort

habilement. Pendant cette conversation, on entendait, là, tout à côté, séparés par une simple cloison, quelques bestiaux qui n'avaient pu suivre les autres au pâturage, ruminer, faire crier le foin et bêler leur ennui: quelques brebis étaient restées au logis avec leurs petits trop jeunes, demandant encore une surveillance et des soins particuliers, pendant que le troupeau cherchait sa pâture dans la vallée d'à côté ou sur le versant d'une montagne voisine.

Rien de plus intéressant que d'assister au départ d'un troupeau de moutons pour le pâturage le matin et à sa rentrée au bercail le soir.

Le berger est en tête avec sa houlette. Un énorme bélier à la toison blanche, crépue, aux cornes énormes, en tire-bouchon autour des oreilles, suit sur les talons du berger ; puis viennent toutes les brebis, chacune accompagnée de son petit, se pressant sur les pas du bélier ; à leur suite, en arrière, est le chien de garde qui, sur un signe et un sifflement de son maître,hâte les retardataires en leur pinçant un peu les jarrets. Arrivé au pâturage, le troupeau se disperse à droite et à gauche, cherchant sa nourriture.

Pendant ce temps le berger qui souvent est un enfant de treize à quatorze ans surveille le troupeau, prie Dieu, récite son chapelet. Devant cette grande nature, il comprend mieux son Créateur, il le sent plus près que l'enfant des villes, au milieu du brouhaha, tiraillé par mille distractions. Il s'amuse tout seul, avec les jouets naturels que la Providence maternelle fournit aux humbles; il joue, folâtre avec l'agneau préféré dans le troupeau confié à ses soins.

Le soir lorsque le fond des vallées commence à devenir bleu et que le soleil est disparu derrière la montagne, les bêtes se groupent, se serrent en bêlant pour rentrer à la bergerie, et elles reviennent dans le même ordre, conduites par le berger qui les y enferme.



Dans le train en allant à Lourdes

Je faisais le trajet entre Paris et Bordeaux. Dans mon compartiment, assis en face de moi, un jeune homme causait avec un de ses amis de ce qu'il venait de lire dans son journal (libre-penseur de la capitale) et il s'échauffait volontiers, se montait contre ces curés, ces moines, ennemis de la liberté et du progrès impossible avec eux.

Il concluait presque à leur suppression nécessaire à la science et à la libre-pensée, parce qu'ils étouffaient toute opinion contraire à la leur : "c'étaient des tyrans aux petits pieds."

Sans troubler ce dialogue, je n'avais pas perdu cependant un seul mot de la conversation tenue à haute voix. Un sourire que je ne pus retenir lui parut sans doute une approbation tacite de son opinion. "N'est-ce pas, monsieur ?" me dit-il tout à coup.

Ainsi interpellé, je ne pus m'empêcher de lui demander comment il entendait la sup-

pression de ces gens-là, s'il était bien sûr qu'ils fussent opposés au progrès, à la lumière, à la libre-pensée véritable, et ce qu'il entendait par libre-pensée. "Je ne puis vous dissimuler, ajoutai-je, qu'eux seuls me paraissent la respecter et que l'Eglise est la société la plus libérale toujours persécutée par ceux qui ont toujours le mot de liberté de travers dans la bouche et surtout dans l'esprit."

Voyant à quel point il s'était trompé d'adresse, il renversa la tête en arrière, tira les poils de sa moustache, me regarda bien fixement pour mieux voir le phénomène, le type rétrograde, moyennâgeux, qui s'offrait à ses regards. Il hésita un moment sur le parti à prendre, puis il ajouta : "Vous n'avez pas lu et entendu tout ce que l'on dit et publie sur ce qu'on appelle le modernisme et sur ceux qui défendent la libre discussion de l'histoire ; ne voyez-vous pas que l'on veut renfermer dans un cercle bien étroit la pensée humaine et tout ce qui peut aider les saines études.

—Pardon, monsieur, je crois entendre ce qui se dit autour de moi, et je sais encore lire.

—Et vous trouvez ça libéral ?

—Certainement, l'Eglise ne veut pas supprimer ses adversaires, mais les convaincre, les persuader, les éclairer sur ce qu'elle croit être la vérité qu'elle prétend défendre ; elle veut amener ses adversaires à l'embrasser, s'il lui est possible. Dans tous les cas, elle met ses enfants en garde contre l'erreur, et elle en a le droit, je pense.

Elle s'est tue aussi longtemps qu'on n'a pas touché à l'inspiration des livres sacrés dans l'analyse de l'histoire et son application. Elle laisse discuter librement toutes les questions politiques, scientifiques, historiques. Elle encourage et bénit les spéculations et l'industrie, tous les travaux gigantesques qu'ont nécessités les inventions modernes ; mais elle ne veut pas que l'on touche d'une main profane et inhabile l'Evangile que Jésus-Christ lui a confié.

Elle défend ce qu'elle a reçu en dépôt de son fondateur et elle ne veut pas que l'on travestisse la vérité. L'Eglise ne transige pas sur les questions de doctrine.

L'Eglise enseigne ce qu'elle croit être la vérité ; elle veut détruire l'erreur ; elle ne veut pas que l'on confonde le vrai et le

faux. Elle doit être intolérante au point de vue doctrinale. Sa doctrine est absolue, exclusive, immuable. Les vérités théologiques partagent cet honneur avec les vérités mathématiques. On ne fera jamais dire à un professeur d'arithmétique que deux et deux font cinq ; il plaindra l'élève qui voudra le lui soutenir, mais en même temps, il tâchera de l'éclairer. Quand on réfléchit, on comprend que l'Eglise n'a pas le droit de rien changer à l'Evangile et à ses dogmes.

Mais en quoi cela vous gêne-t-il,monsieur, si vous ne les admettez pas ? L'Eglise laisse à chacun sa manière de voir ; elle ne prétend pas imposer la sienne : elle l'enseigne et la prêche. Voilà tout.

—Elle l'impose, au contraire.

—Oui et non. Elle l'impose moralement comme la conscience impose la probité ; non matériellement comme l'Etat impose ses lois. Si vous ne payez pas vos contributions, l'Etat vous envoie du papier timbré et saisit votre mobilier, tandis que l'Eglise ne vous impose rien que vous soyez tenu d'accepter malgré vous.

—Il ne manquerait plus que cela.

—Alors pas d'équivoque. Oui ou non, êtes-vous forcé d'admettre le jugement de l'Eglise sur les propositions qu'elle condamne comme fausses ou qu'elle enseigne comme vraies ?

—Non, certes.

—Eh bien ! si vous n'êtes pas plus forcé d'y croire que vous ne l'êtes d'aller à la messe, en quoi l'Eglise gêne-t-elle votre liberté ? Il me semble que c'est vous qui voulez gêner la sienne en l'empêchant d'enseigner ce qu'elle croit la vérité. Elle pense autrement que vous qui lui refusez l'infaillibilité ; êtes-vous infaillible vous-même ? Laissez-là enseigner selon sa conscience comme elle vous laisse libre d'admettre ou de rejeter son enseignement. Quand vous auriez raison et que l'Eglise aurait tort, vous pourriez seulement dire qu'elle se trompe, vous n'auriez pas le droit de dire qu'elle est opposée à la liberté, puisque personne n'est contraint d'adopter son sentiment. Si vous ne supportez pas la contradiction de sa part, comme elle la supporte de la votre, c'est vous, monsieur, qui êtes intolérant et illiberal. Mais permettez-moi de vous poser une question. Avez-vous lu

tout le document que le pape a publié contre le modernisme ?

—J'en ai lu des extraits qui me suffisent pour être fixé.

—Où cela ?

—Dans mon journal.

—Et vous vous croyez bien informé ?

—Pourquoi voulez-vous que j'en doute ?

—J'ai des raisons pour en douter. Pour vous instruire de ce qui se rattache à la religion et à l'Eglise, au lieu d'écouter les organes naturels de l'Eglise, vous avez fait votre éducation et pris votre mentalité dans les journaux qui la travestissent et la défigurent, qui ne craignent pas de falsifier, de tronquer les textes des encycliques du pape ; vous ne connaissez l'Eglise que par la caricature qu'en donne votre journal et vous prenez cette caricature pour un portrait. Rien d'étonnant alors si vous croyez l'Eglise opposée à la science, à la liberté, à la tolérance et favorable au despotisme. Si vous lisez les journaux hostiles à l'Eglise, pour bien vous renseigner, veuillez aussi lire ceux qui la défendent.

On prendrait pour un insensé celui qui s'adresserait à un architecte pour décider

une question de médecine ou à un médecin pour résoudre un problème de mathématiques.

Voilà pourtant ce que font les ennemis de l'Eglise dans les questions où elle et ses ministres sont intéressés. Ils ressemblent à un juge qui rendrait sa sentence après avoir entendu un des plaideurs. On écoute l'attaque et on ignore la défense.

Laissez-moi vous dire, monsieur, que l'Eglise a contre elle l'armée innombrable des intrigants, des arrivistes, des amis du pouvoir, des ambitieux, des libertins, des hommes de plaisir et d'argent qui l'attaquent par la presse, sans compter la foule des dupes honnêtes qui en forment l'arrière-garde. Hélas ! tout cela forme la grande majorité du genre humain.

Comprenez-vous pourquoi l'Eglise a tant d'ennemis ? et vous n'ignorez pas que ces ennemis sont ceux même de Dieu. On ne peut avouer les raisons de l'animosité qu'on nourrit contre elle, il faut trouver un prétexte ; alors, on parle de tolérance et de liberté. Ses ennemis cachés ou avoués la déchirent à belles dents, s'attaquent au clergé, à ses œuvres, généralisent les torts qu'on

reproche à quelques-uns de ses membres, en apppellent à l'opinion publique contre le corps le plus respectable, contre lequel les hommes même sans religion, n'ont pas le moindre grief. Si, après des longs mois de silence, l'autorité religieuse prend la défense de ceux que l'on attaque, rapelle les règles de la discipline religieuse et de la charité chrétienne,de suite,on crie à l'intolérance: "Puisqu'on veut la guerre, on va l'avoir," dit-on ; alors, on édicte contre elle la persécution qui souvent devient tragique et sanglante dans les moments d'effervescence populaire.

L'Eglise, la plus haute incarnation du bien et du vrai sur la terre, doit être persécutée. Pourquoi, me direz-vous ? Son divin fondateur le lui a prédit. Il savait l'empire du mal et du faux sur le monde et lui-même en a fait l'expérience ; le suffrage universel de son temps lui a préféré Barabas, un voleur et un assassin. Les grands prêtres d'alors craignaient de perdre le pouvoir.

Mais on ne réfléchit pas que par sa nature même, l'Eglise ne peut rien contre notre liberté. Son autorité est toute morale et persuasive. Elle ne peut nous commander

que si elle nous a préablement persuadés. Même alors, nous avons la facuulté de lui désobéir et de sortir de son sein. Ceux qui croient en elle lui obéissent librement. Ceux qui ne croient pas peuvent l'insulter impunément et certes ils ne s'en font pas faute, je vous l'assure.

En quoi donc votre liberté est-elle gênée par elle ?

Cela est encore plus vrai des gouvernements que des individus : que peut l'Eglise contre l'Etat ? réclamer ses droits, être sur la brèche, combattre par la parole. Les gouvernements ont à leur disposition la force, l'Eglise la persuasion.

Alors pouvez-vous dénier le caractère libéral à une puissance qui n'est qu'enseignante et persuasive ? quelque soit l'enseignement que la foi lui impose, du moment qu'elle ne vous l'impose pas et quelle ne peut pas vous l'imposer comme l'Etat vous impose ses contributions et ses impôts, même celui du sang.

Donner la foi, faire du bien aux âmes, voilà ses mobiles ; la parole, la persuasion, voilà ses moyens. L'Eglise n'a pas de sanc-

tion pénale matérielle contre celui qui ne reconnait pas son autorité ; l'Etat a pour le coupable l'amende, la prison, l'exil et l'échafaud.

—Mais, monsieur, nous reconnaissons que l'Eglise n'a que des moyens de persuasion, qu'elle nous laisse libres, nous respectons l'Eglise ; mais nous ne voulons pas que le clergé fasse de son influence un moyen de domination au point de vue politique ; qu'il reste dans son rôle et tout ira bien.

—Mais je vous répondrai que les mesures à prendre pour la prospérité matérielle d'un pays ne forment pas tout le domaine de la chose publique ; il en est d'autres qui touchent aux âmes, aux intérêts futurs des peuples et sur lesquelles le législateur est appelé à statuer ; alors, si l'Etat veut ignorer les droits de Dieu et un peu ceux du bon sens, si l'Etat veut mettre l'Eglise hors la loi, l'Eglise doit-elle se taire ? Elle prétend qu'on ne peut pas dédoubler l'homme en deux êtres irresponsables, chrétien à la maison, dans sa vie privée, athée dans sa vie publique, là où son influence est plus étendue et plus persévérante, sujette à plus d'obligations. Alors, l'Eglise croit de son de-

voir de parler, de défendre ce qu'elle croit être la vérité. On en veut au pouvoir spirituel de l'Eglise. Si l'on veut reléguer le prêtre à la sacristie, c'est afin de l'en chasser plus tard.

Je vous rappellerai un mot d'un de nos célèbres francs-maçons : "La distinction entre le catholicisme et cléricalisme est purement officielle, subtile, pour les besoins de la tribune ; mais, ici, en loge, disons-le hautement et pour la vérité, le catholicisme et le cléricalisme ne font qu'un. Le F... Félix Pyat a avoué de son côté, que le but de la franc-maçonnerie est "la suppression de l'Eglise chrétienne"; selon le F... Blanqui, ce qu'elle poursuit, c'est la déchristianisation de la France à bref délai. Voilà qui est franc.

Le F... P. Bert disait : "Je ne serai pas avec ceux qui veulent rendre à l'Eglise sa liberté, tant que vous n'aurez pas affaibli le clergé. Jamais je ne consentirai à un prêtre les mêmes droits qu'à un simple citoyen." P. Bert attendait la mort de l'Eglise pour lui donner la liberté. "La révolution, s'écriait en plein parlement, un député

italien, c'est la guerre contre le Christ et contre César."

Malgré les mille détours que l'on prend pour s'en défendre, dans vos journaux ou ailleurs, c'est au christianisme qu'on en veut, et le triomphe des francs-maçons et leur passage au pouvoir ont cela de bon qu'ils les ont démasqués ; se sentant forts, ils ont délié leur langue.

—Mais, monsieur, l'Eglise ne condamne-t-elle pas toutes les grandes libertés modernes conquises enfin par la révolution, libertés qui sont l'honneur de l'humanité ; ne condamne-t-elle pas la liberté de la presse, la liberté de conscience, etc. ?

—Voulez-vous savoir ce que dit Prudhom, qui n'est pas un clérical, de la liberté de la presse ? "C'est de nos jours, écrit-il, qu'on tire parti de la publicité ; c'est aussi de notre temps qu'il faut dater le déluge de mensonges qui a perverti la raison publique. Sur tous les sujets, la presse s'est montrée vénale et corrompue. Elle s'est fait une habitude et un métier de parler sur, contre ou pour tous les sujets, de combattre ou de défendre toute espèce de cause, de prôner

ou de dénigrer moyennant paiement, toute idée, toute entreprise ; tout lui est matière d'exploitation, moyen d'agitation, de chantage, d'intrigue. Les questions les plus importantes sont devenues entre ses mains des affaires d'argent."

Que pensez-vous de ce commentaire de la presse ? Proudhon est moins tendre que les Papes qui enseignent que la liberté de la presse n'est pas un bien absolu, mais un bien relatif et de nos jours un fait inévitable. Cette liberté peut et doit être employée à la défense du bien et du vrai. Aussi l'Eglise demande-t-elle l'apostolat par la presse ; elle veut qu'on oppose la bonne presse à la mauvaise, la mauvaise perd la société.

L'Eglise condamne, me dites-vous, la liberté de conscience, elle le doit, l'homme ne peut pas professer indistinctement la vérité ou l'erreur. L'Eglise trahirait la vérité en restant indifférente au triomphe de l'erreur. Elle nous reconnait la faculté d'embrasser l'erreur,elle nie que ce fait soit un bienfait. Elle le considère comme un état de maladie et prétend que l'état de santé lui est préférable. En parlant ainsi, elle respecte la vé-

rité, en agissant ainsi, elle respecte la liberté. L'Eglise ne se soucie ni de la popularité, ni de l'impopularité, elle veut défendre le vrai et sauver les âmes.

Du haut de ses chaires, elle enseigne des vérités, elle les pose et les propose ; mais elle ne les impose pas. La preuve, c'est que si elle a ses fidèles qui croient en elle et se conforment à ses enseignements, elle a ses adversaires qui la combattent librement, la calomnient, soulèvent les passions populaires contre elle. Quelquefois, aux jours des révolutions, ils vont jusqu'à pousser la foule idiote et féroce à prendre ses prêtres pour otage et à les fusiller contre un mur de prison. Et vous accusez l'Eglise d'intolérance, c'est se moquer, évidemment.

Peut-on dire la même chose des gouvernements modernes qui laissent insulter la religion et ses ministres, qui ferment volontiers les yeux sur les attentats dont ces derniers sont victimes, mais qui font des lois d'exception, enlèvant aux religieux, au clergé la faculté même de vivre sous le droit commun. Par ces lois, ils détruisent la liberté d'association, la liberté du culte, la liberté

d'enseigement et jusqu'à la liberté du domicile.

Ces paroles de Victor Hugo, qui eut des moments de sincérité, peuvent parfaitement servir de commentaire aux dernières lois édictées par le gouvernement.

"Des hommes se réunissent et habitent en commun, en vertu de quel droit ? en vertu du droit d'association."

"Ils s'enferment chez eux, en vertu de quel droit ? En vertu du droit qu'a tout homme d'ouvrir ou de fermer sa porte."

"Ils ne sortent pas, en vertu de quel droit ? En vertu du droit d'aller et de venir, qui implique le droit de rester chez soi."

"Là chez eux, que font-ils ? Ils ne parlent pas, ils baissent les yeux, ils travaillent. Ils renoncent au monde, aux sensualités, aux plaisirs, aux intérêts, à l'orgeuil. Ils sont vêtus de grosse toile. Pas un d'eux ne possède en propriété quoi que ce soit. En entrant là, celui qui est riche se fait pauvre. Ce qu'il a, il le donne à tous. Celui qui était ce qu'on appelle noble gentilhomme ou seigneur est l'égal de celui qui était

paysan. La cellule est identique pour tous. Tous subissent la même tonsure, portent le même froc, mangent le même pain noir, dorment sur la même paille, meurent sur la même cendre. Ils ont le même sac sur le dos, la même corde autour des reins. Si le parti pris est d'aller pieds nus, tous vont pieds nus. Il peut y avoir là un prince, ce prince est la même ombre que les autres ; plus de titres. Les noms de famille eux-mêmes ont disparu. Ils ne portent que des prénoms. Tous sont courbés sous l'égalité des noms de baptême. Ils ont dissout la famille charnelle et constitué dans leur communauté la famille spirituelle ; ils n'ont d'autres parents que tous let hommes. Ils secourent les pauvres ; ils soignent les malades. Ils élisent ceux auxquels ils obéissent. Ils se disent l'un l'autre: "Mon frère". Ils prient qui ? Dieu.

"Les esprits irriféchis disent : A quoi bon ces figures immobiles du côté du mystère ? A quoi servent-elles ? Qu'est-ce qu'elles font ? Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celle que font ces âmes. Il n'y a peut-être pas de travail plus utile.

Ils font bien ceux qui prient pour ceux qui ne prient jamais."

Il va sans dire que mon contradicteur et moi avons effleuré bien des fois un côté de la question, que nous le quittions pour y revenir après mille détours. Bien des sujets ont été discutés pendant cette conversation. Mais je dois rendre le témoignage que mon interlocuteur était un homme sincère, victime comme tant d'autres d'une éducation irréligieuse d'abord, puis de cette presse ignorante, déclamatoire et malsaine que les Papes ont qualifiée de peste morale. Elles l'avaient trompé sans altérer sa droiture naturelle. Il discutait avec conviction, mais ne résistait jamais à ce qu'il croyait être l'évidence. Un faux amour propre ne l'empêchait pas de dire : Vous avez raison. Ces âmes là sont rares, on est heureux de les rencontrer.

Je garde de lui un pieux souvenir, et je rends hommage à sa sincérité. Ces lignes tomberont-elles sous ses yeux ?... qu'il se souvienne qu'une âme prie pour lui.

QUELQUES MIRACLES

Justin Duconte - Bouhohorts

Lorsqu'on sélourne quelque temps à Lourdes, on remarque souvent dans la ville un solide paysan des environs, Justin Duconte —Bouhohorts, à la barbe rousse, un peu grisonnante cependant, jouissant d'une robuste santé que lui donna la Vierge de Lourdes, lorsqu'il était âgé de deux ans.

Il tomba malade peu de temps après sa naissance, et, le 28 février 1858, trois jours après le jaillissement de la source miraculeuse sous les doigts de Bernadette, il se trouva si mal que sa mère le croyait perdu sans ressource. La maigreur de cet enfant était extrême, et son teint cadavérique ; il n'avait plus qu'un souffle de vie.

On parlait déjà beaucoup de la Grotte. Croisine Duconte dit à son mari que leur enfant va mourir, mais qu'elle a une inspiration, celle de le porter à la Grotte et de le plonger dans l'eau miraculeuse. Duconte frémit à cette proposition ; l'enfant est si

mal que la secousse seule du transport peut le faire expirer dans le trajet. L'épouse insiste, triomphe des résistances de son mari, enveloppe avec soin le petit malade dans son tablier et part. Quand elle arrive à la Grotte, elle y trouve une foule considérable qui frissonne à l'aspect de la pauvre créature et surtout à l'idée du remède imprudent que veut hasarder la mère. Une femme va jusqu'à lui demander, en termes grossièrement énergiques, s'il lui tarde de se débarasser de son enfant, au lieu d'attendre quelques heures pour le laisser mourir en paix. Croisine Duconte n'écoute rien. Elle prend son fils, relève les vètements qui le couvrent, le plonge résolument dans le bassin que remplissait l'eau de la Grotte et l'y maintient un quart d'heure, au grand étonnement de la nombreuse assistance, qui ne savait trop qu'attendre de cette apparente cruauté. La mère seule a l'espoir que son enfant va survivre à cette épreuve ; elle l'essuie de son mieux, le remet, l'enveloppe soigneusement dans son tablier et reprend le chemin de la ville. Il était cinq heures. A peine l'enfant est-il replacé dans son

berceau qu'il s'endort du sommeil le plus calme, le plus profond. Toute la soirée et pendant la nuit, la mère revenait fréquemment au berceau, pour voir si l'enfant respirait encore. Il dormit tranquillement jusqu'au jour, sans avoir pris aucune sorte de nourriture. Mais, le matin, dès que la lumière parut, il se réveilla, demanda à manger, et manifesta le désir de se lever, comme s'il eut voulu marcher,ce qu'il n'avait jamais fait encore, qouiqu'il fût âgé de deux ans. Sa mère l'avait vu si mal, la veille, qu'elle trouva prudent de ne point le tirer du berceau. Elle lui donna plusieurs fois de la nourriture pendant cette journée et ne remarqua pas chez lui le moindre signe de souffrance. La seconde nuit fut aussi calme que la précédente ; et, dès le matin, l'enfant se leva sans le secours de sa mère ; il se mit à marcher pour la première fois de sa vie, à la stupéfaction des parents et des voisins, qui ne savaient assez admirer l'inconcevable transformation opérée dans quarante-huit heures. Depuis ce jour, l'enfant Duconte n'a pas éprouvé la plus légère indisposition ; son tempérament jusque là si chétif, s'est entièrement fortifié.

Les docteurs Dozous et Vergez ont étudié séparément ce fait. Ils ont constaté trois circonstances remarquables, qui le classent évidemment parmi les guérisons surnaturelles : la durée de l'immersion, son effet immédiat et la faculté de marcher manifestée trente-six heures après. Les effusions d'eau froide, dit M. Vergez, peuvent rendre de grands services dans les affections adynamiques graves ; mais ce moyen est soumis à des règles dont la transgression n'a pas lieu sans dangers réels pour la vie ; et le médecin qui aurait prescrit à un enfant épuisé, presque mourant, un bain d'eau froide de la durée d'un quart d'heure, au mois de février, eût été certes digne de blâme. La femme Duconte a donc demandé la guérison de son fils à des procédés condamnés par l'expérience et par la raison ; elle l'a néanmoins obtenue immédiatement ; et, afin que la plus vive lumière vînt éclairer ce fait, pour qu'il n'y eût pas lieu à la moindre incertitude sur l'instantanéité de la guérison, l'enfant, qui n'avait jamais marché, s'échappe du berceau, se met à

marcher avec l'assurance que donne l'habitude, et montre ainsi qu'il est guéri parfaitement, sans convalescence, et d'une façon toute surnaturelle.



PIERRE HANQUET

J'étais un jour en arrière du maître-autel de la Basilique de Lourdes ; j'examinais les vitreaux des cinq absides disposées en demi-cercle au fond du sanctuaire ; ces vitreaux racontaient l'histoire des principaux miracles opérés par Notre-Dame de Lourdes. L'une me frappa singulièrement. On y voyait, sortant de son lit, un pauvre malade, tout courbaturé, amaigri, la figure angoisée, se cramponnant pour ne pas tomber, tandis qu'on versait sur son pauvre dos arrondi le contenu d'une bouteille. Dans un coin du tableau était un vieillard, l'—il dilaté, le regard fixe, tenant un chapelet à la main. Ce tableau racontait le miracle de la guérison de Pierre Hanquet, entrepreneur belge à Liège.

Je lus le rapport suivant fait par le miraculé lui-même et je le transcris pour les lecteurs des "Souvenirs. d'un pélerin à Lourdes."

"La main levée vers le ciel, je jure de ne dire ici que la vérité. Ma maladie date de plus de dix ans ; mais ce ne fut qu'en mai 1862, que je m'aperçus de l'abandon presque totale de mes forces. J'étais alors âgé d'un peu plus de quarante et un ans. Il me fallut renoncer à toute fatigue et surtout au mouvement des bras. Plusieurs fois j'essayai de reprendre mon train de vie ; mais la chose n'était pas possible. Ce fut donc clopin-clopant que j'atteignis la fin de cette année 1862. J'avais consulté deux médecins ; mais je dois avouer que c'était avec le parti pris de ne me soumettre à aucun traitement régulier . J'espérais, en effet,que l'hiver me remettrait sur pied,comme cela avait eu lieu précédemment.

"Au printemps de l'année 1863, ne voyant aucune amélioration dans mon état, je résolut de prendre l'avis de M. Michotte, médecin renommé. Il constata un ramollissement de la moëlle épinière, et m'ordonna des frictions trois fois par jour. A la fin de décembre de cette même année, mon mal redoubla, et je reçus, pour la première fois, la sainte Communion dans ma chambre. J'avais entièrement perdu l'appetit. On

délayait, une fois par jour, un peu de farine dans du lait, et ce fut là ma nourriture, pendant quelques semaines. A partir du mois de février 1864 jusqu'en juillet, sauf un peu de thé ou de café, je ne pris rien ou presque rien. Jusqu'alors je pouvais encore quitter le lit et me tenir quelque temps assis ; mais, après le 6 juillet, ce fut impossible. Je passai donc, sur mon lit de douleur, les trois années suivantes, sans pouvoir me tourner ni à droite ni à gauche. Seulement, lorsque l'air était très pur, je parvenais à me mouvoir quelque peu ; mais c'était bien rare. Il faut bien qu'on permette de dire ce qui aggravait extrêmement ce triste état : c'était la cessation complète, pendant quinze, vingt, voire même pendant trente-six jours, d'une certaine fonction tout à fait nécessaire à la vie.

"Cependant, à l'aide des nouvelles prescriptions de M. le docteur Gilkinet, j'obtins quelque soulagement et je pus me nourrir un peu mieux. Je finis même par prendre un léger repas, chaque jour. Cela me sustentait suffisamment, sans toutefois me donner la force de bouger du lit.' La vie alors me devint insupportable. C'est dans

cet intervalle que M. le docteur Térmonia vint aussi me donner ses soins avec un dévoûment dont je suis encore touché. Il me fit, entre autres, deux longues visites, à la suite desquelles il ne put s'empêcher de m'avouer que j'étais atteint d'une foule de maladies, "J'en constate de toutes les espèces" me dit-il amicalement. Et avant de partir il dit à mes parents, avec tous les ménagements possibles, que sa présence serait désormais inutile.

"Au bout des trois premières semaines que je passai dans mon lit, d'anciennes tumeurs hémorroïdales dégénèrèrent en horribles abcès. Pendant cinq à six mois, ces abcès se succédèrent sans relâche, et me forcèrent à me tenir sur le côté. J'y trouvai du moins le petit soulagement de ne plus être nuit et jour couché sur le dos. Les abcès firent place, en 1867, à un érysipèle qui s'aggrava de jour en jour, et me causa de continuels tourments, surtout la nuit. Cette nouvelle maladie, jointe à la phtisie, fit de mon corps un foyer brûlant. Même en hiver, ma poitrine ne pouvait rester couverte que d'un drap de lit. Quant à mes jambes amaigries et privées de sang, elles ont

dû être, pendant six ans, même au cœur de de l'été, constamment réchauffées au contact de boules d'eau chaude. Pendant les deux premières années, mon dos était courbé comme un cercle de tonneau. On ne pouvait me descendre du lit pour plus de cinq ou six minutes, et seulement tous les dix, quinze ou vingt jours, c'est-à-dire lorsqu'il le fallait nécessairement pour le remuer un peu et changer les draps. A partir du mois de février de cette année 1869, le mal empirait de jour en jour et gagnait du terrain; mon pauvre corps sccombait à la pourriture. Plus un instant de repos, ni la nuit,ni le jour ! Je compris enfin qu'il me fallait rendre mon âme à Dieu, et ce fut là désormais le terme de mes vœux. Calculant ce qui me restait encore de forces, je me persuadai que le mois de décembre viendrait opérer ma délivrance. Mes parents, à mon insu, étaient dans la même persuasion. Le Ciel en avait décidé autrement.

"Le 15 octobre dernier, un de mes frères m'apporta, pour me distraire, l'ouvrage récemment paru de M. Lasserre : "Notre-Dame de Lourdes." Ce jour-là, je terminai une une neuvaine dont le succès me semblait

plus éloigné que jamais. J'en étais donc à désespérer presque d'être exaucé, quand mon frère, qui ne savait rien de ma neuvaine, vint m'apporter ce livre admirable. Je me mis aussitôt à le lire, et j'en fus remué jusque dans les dernières fibres de mon être. Chaque fois que j'en parcourais quelques pages, mes yeux se remplissaient de larmes. Je me couvrais le visage pour les cacher. Mais il m'était impossible de dissimuler mon émotion. Lorsque j'en vins aux guérisons racontées dans ce volume, j'entendis, par trois fois, une voix intérieure, qui me disait : "Toi aussi tu seras guéri !"

"Quelques jours après, mon frère me demanda s'il y avait moyen de se procurer de cette eau de Lourdes. — Sans doute, lui répondis-je. — En ce cas, dit-il, nous en aurons ; et il se mit à écrire à M. l'abbé Peyramale, curé de Lourdes. A peine la lettre fut-elle partie, que je tombai dans un grand doute : "Crois-tu, me disais-je, qu'une gorgée d'eau et qu'une simple lotion puissent guérir tes maladies invétérées ? Comptes-tu que la sainte Vierge va faire un miracle pour toi ? Mais à quoi bon ? Serait-ce pour ta famille ? Mais ne peut-on

pas facilement se passer de toi ?" Cepenpendant toutes ces pensées disparurent à la vue de la bouteille d'eau de Lourdes, qui nous arriva le 27 novembre. Lorsqu'on la déposa sur mon lit, je me mis à la baiser. "Il me semble, dis-je, qu'elle me parle." Vers six heures du soir, mon frère vint me demander si l'on ferait des lotions ce jour-là. "Oui, lui dis-je, mais plus tard, lorsque tous se seront retirés, sauf mon père, vous et moi. Ma confiance était de nouveau ébranlée, et j'avais peur des moqueries. Ce n'est qu'a dix heures et demie du soir que nous fûmes seuls et tranquilles. Mon frère alluma alors un cierge bénit et dit à haute voix les litanies de la Vierge Immaculée. Peu auparavant, j'avais fait, dans le secret de mon cœur, un acte d'entière résignation à la volonté de Dieu. "Vierge Sainte, avais-je dit, je ne puis guère prier ; mais daignez demander pour moi, à votre divin Fils la grâce qui me convient le mieux ; ou mourir, ou souffrir, ou guérir, pourvu que ce soit à la plus grande gloire de Dieu, d'où dépend mon plus grand bien. Vienne maintenant l'opération."

"Mon frère déboucha la bouteille et m'en

versa un verre que je bois d'un trait. Il prend un linge qu'il imbibe de cette eau miraculeuse. "Commencez, lui dis-je, par le nuque, et lotionnez l'épine dorale et tous les os jusqu'aux pieds." Quand il arriva aux régions du cœur, je perdis la parole et je me mis à poussser des gémissements douloureux. Je râlais comme un homme à l'agonie. Mon bon frère se pressait et répétait, à chaque membre qu'il touchait : "Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous." Mais au fond de son âme il pensait que ma dernière heure était venue, et qu'il n'allait plus avoir, entre les mains, qu'un cadavre. Il se hâta donc de rajuster mes linges et voulut me couvrir. Je repoussai le drap de lit, car mes douleurs étaient trop aiguës. Je mis, en ce moment, le bout du pied par terre, puis, toujours en gémissant, j'y mis le second pied. Ensuite, me cramponnant au lit, je me soulevai en criant de plus en plus fort, jusqu'à ce que je me fusse entièrement redressé. En ce moment solennel, mon frère m'abandonne un instant pour saisir une bouteille d'eau de Cologne, mais je lui fit signe de la main que je n'en voulais pas. C'est alors que mes cris cessèrent.

"Mon vieux père, qui, au commencement de l'opération, s'était placé dans un coin de la chambre pour réciter son chapelet, était là devant moi, avec mon frère, dans une stupéfaction toujours croissante. Tout à coup : "Ne voyez-vous pas, m'écriai-je, que la vie me remonte ? — Mais oui, répondit mon frère, il y a bien des années que je ne vous ai vu aussi droit." Quelques secondes après, je m'élançai dans la chambre, je revins vers mon lit ; j'endossai un paletot et je repris ma course. Ma chambre me parut trop petite, j'allai faire le tour de la chambre voisine. Oh ! je me souviendrai toujours des cris de bonheur qui s'échappaient alors de ma poitrine : "Vous voyez, disais-je, que la Sainte Vierge est toute puissante, vous voyez qu'il faut l'aimer et l'honorer ; vous voyez que les impies sont des imposteurs ;" et autres paroles semblables. J'étais fou de joie. "En présence d'un pareil miracle, dit mon frère, nous ne pouvons rester seuls ici ;" et il partit pour chercher toute la famille.

"J'oubliais d'indiquer le temps : il fallut environ cinq minutes pour faire les lotions.

Quant à ma guérison, qui suivit immédiatement, j'estime qu'elle s'est opérée dans l'espace d'une minute et demie. Mon frère rentra vers onze heures, avec mes deux autres frères, Henri et Auguste, avec mon neveu Henri.

Ma chambre fut bientôt remplie de parents et d'amis. L'un de mes frères apercevant un fusil de garde civique : "Pierre, me dit-il, puisqu'il en est ainsi, il faut que vous fassiez vous-même l'exercice ;" et voilà qu'à trois reprises on me fait manier l'arme ; ce que j'exécute avec facilité et même, dit-on, avec dextérité. Nous restâmes sur pied jusqu'à trois heures du matin. Deux fois nous nous étions prosternés pour rendre grâces à Dieu et à la Vierge Immaculée. J'avais bu un petit verre de liqueur et un verre de vin ; j'avais, de plus, fumé une délicieuse pipe.

"Je dormis fort peu. A sept heures et demie, j'étais debout. L'idée me vint, alors, d'aller faire le revenant chez ma belle-sœur et ses enfants. Il fallait, pour cela, monter un escalier de dix-sept marches, ce que je fis lestement. Je descendis pour aller, par un autre escalier, réveiller mon excel-

lent père, âgé de près de quatre-vingt ans. Lui seul, à ce que j'ai appris depuis lors par une parente, avait eu la conviction que je guérirais miraculeusement, et, depuis longtemps, il priait tous les jours, pour m'obtenir cette grâce. Mais au moment où je l'éveillai en frappant à sa porte, il crut probablement qu'il avait été le jouet d'un songe, car il se garda bien d'ouvrir, même après m'avoir demandé mon nom. Il ne reconnaissait pas ma voix. La vie m'était vraiment rendue.

"Déjà le monde affluait pour me voir. Le vieux paletot que j'avais endossé la veille était, depuis longtemps, l'unique pièce de mon trousseau ; tout le reste avait été donné aux pauvres. Il fallut donc que mes frères et mon neveu se missent en devoir de me prêter des pantalons, des souliers. Je restai sur pied, cette première journée jusqu'à sept heures et demie du soir. Alors, d'après les conseils de mes amis, j'allai me coucher. Je dormis encore fort peu. A deux heures du matin, je quittai le lit, parce que la faim me gagnait. Heureusement il y avait là tout près de quoi manger. J'attendis donc que le jour vint, en man-

geant, en lisant, et surtout en priant la Sainte Vierge. Le matin, je fis un bon déjeuner à la fourchette, ce qui ne m'empêcha pas de faire encore trois repas semblables avant le soir. Le monde affluait de plus en plus. Je reçus entre autres les docteurs Fermonia et Davreux. Je me retirai à huit heures et je dormis parfaitement.

"Tous mes maux se sont évanouis en un instant, comme un songe. Courbure, phtisie, érysipèle, gonflements et autres tortures du corps et de l'âme, tout a disparu. C'est à peine si je me reconnais moi-même. Le mardi, je reçus encore plus de monde que les deux jours précédents. Nous convînmes en famille d'aller tous communier, le lendemain, en action de grâces. Le mercredi, nous étions donc réunis, mes parents, quelques amis et moi, dans l'église de Saint-Denis, où j'avais le bonheur de recevoir mon Dieu et d'assister, pour la première fois, depuis si longtemps, à la célébration du Saint-Sacrifice. Une heure après, nous rentrions au logis ; je me jetais dans les bras de mes chers parents et nous nous mettions à table pleins de gaîté.

"Pendant les onze premiers jours, j'ai

reçu, dit-on, plus de cinq cents personnes, à qui il fallait tout raconter et expliquer jusque dans les moindres détails. Voilà quinze jours que je suis guéri. Je dors de sept à huit heures d'un seul somme ; mon appetit est excellent ; je dois remonter de vingt ans le cours de ma vie, pour trouver un bien-être semblable à celui dont je jouis. Plus que jamais j'honorerai et j'aimerai Marie, la Reine du Ciel et de la terre. C'est pour lui être agréable et pour lui payer un léger tribut de reconnaissance que j'ai écrit cette relation. Que son nom soit à jamais béni !"



LA RESSUSCITEE

Je visitai un jour le Bureau des Constatations Médicales situé en dessous des arceaux soutenant la rampe qui conduit à la Basilique. Le docteur Cox, un Anglais demeurant à Lourdes et se faisant le serviteur de Marie depuis quinze ans, me reçut de la façon la plus aimable. Les murs étaient littéralement couverts des photographies des plaies humaines, j'allais dire des souffrances et des angoises qui torturent souvent notre pauvre humanité.

Nous voyons là des figures amaigries où se lisent la douleur la plus vive, souvent même l'attente de la mort. Ailleurs c'est un bras rompu ; plus loin c'est une plaie béante : j'ai vu six fistules dans les reins d'une pauvre malade. Tout cela, c'est la photographie des miraculés prise, lorsque la chose est possible, quelque temps avant leur guérison.

Je fus frappé par celle d'une personne véritablement réduite à l'état de squelette. Je

me demandais comment elle pouvait se tenir assise, ainsi dépouillée de muscles et de chair. Cependant son œil était animé et plein de vie.

Cette photographie, prise quelques heures après sa guérison, était celle d'une jeune fille se mourant de tuberculose généralisée, âgée de vingt-sept ans et pesant cinquante cinq livres. Elle avait été transportée à Lourdes sur un brancard, conduite par sa mère qui, pendant le trajet, avait craint bien des fois de la voir mourir. Elle put communier, presque inconsciante, d'une parcelle d'hostie, au pied de la Grotte. Sa mère, lui soulevant la tête, avait voulu la ramener à l'hôpital immédiatement après la communion.

"Laissez, ma mère, dit-elle avec un souffle mourant, vous n'avez donc plus confiance !" et sa tête se reposa lourde sur l'oreiller qui la soutenait et elle retomba dans une espèce de coma.

Après la sainte messe, l'un des chapelains transporta le Saint-Sacrement de la Grotte à l'église du Rosaire. Il passa à côté d'elle: elle se leva aussitot comme mue par un ressort et suivit Jésus passant pendant l'es-

pace de deux cents pieds. Ce fut un cri général : on accourt en proie à la plus vive émotion ; la foule entonna le "Magnificat." en transportant la miraculée au Bureau des Constatations Médicales. Elle était guérie. Deux mois après elle pesait quatre-vingt-dix livres au delà, maintenant elle a atteint son poids normal et travaille comme si elle n'avait jamais été malade. On f'appelle la n'avait jamais été malade. On l'appelle la de cette guérison dans un livre intitulé : "Celle qui ressuscita" que l'on trouve en vente à Lourdes.



PIERRE DE RUDDER

En continuant d'examiner les différentes photographies, je remarquai celle de deux os d'une jambe parfaitement soudés, mais rayés d'une légère raie blanche : "C'est la jambe de Pierre de Rudder, me dit-on, guéri en Belgique au sanctuaire d'Oostacker où se trouve une grotte de Notre-Dame de Lourdes très fréquentée et très célèbre où vont en pèlerinage les catholiques belges.

La guérison de Pierre de Rudder est une des plus belles et j'en prends le récit dans "L'Ami du Clergé" paru le 24 mars 1910.

Un jour d'hiver, le 16 février 1867, comme il se rendait à son travail, il vit deux bûcherons, les frères Knockaert, qui abattaient des arbres dans le voisinage du château du vicomte Du Bus de Gisignies. Un de ces arbres était tombé sur un champ voisin et les deux jeunes gens travaillaient, à l'aide de leviers, à le ramener sur la route. Mal outillés et n'étant pas en force, ils n'y

réussissaient point ; de Rudder leur offrit ses services.

Ils acceptent, et comme il coupe les branches d'un buisson qui empêchait leur manœuvre, tout à coup l'arbre soulevé retombe sur lui et lui broie la jambe gauche.

On mande aussitot le docteur Affenaer d'Oudenbourg, qui constate une fracture des deux os de la jambe, le tibia et le péroné, cassés presque à la même hauteur, un peu au-dessous du genou. Les chairs étaient horriblement contuses ; il essaie de réunir ces tristes fragments à l'aide d'un bandage amidonné, et l'infortuné demeure des semaines sur son lit, la jambe comprimée dans cet appareil incomplet. Il souffrait cruellement, et le mal ne faisait qu'enpirer. Quand le docteur enleva les bandes, il reconnut de nouvelles et graves complications ; les os brisés étaient dépouillés de leur périoste, ils nagaient dans le pus, une plaie gangréneuse gagnait l'endroit de la fracture, et un large ulcère s'étendait sur le pied.

Pendant plusieurs mois le Dr Affernaer épuisa tous ses soins et toute sa science. Comme les antiseptiques du docteur Lister

n'étaient pas encore connus, il devenait difficile de retarder la marche fatale de la gangrène.

Plusieurs autres docteurs furent consultés qui déclarèrent de Rudder incurable. Le professeur Thiriart de Bruxelles, appelé par le vicomte Du Bus, prononça que le seul remède était l'amputation de la jambe.
Le malheureux blessé n'y voulut point consentir, et pendant une année il garda le lit, supportant avec courage ses lancinantes douleurs, mais très chagrin de ne plus pouvoir donner du pain aux siens. Le vicomte y pourvut, il lui assigna une humble maisonnette pour lui, sa femme et ses enfants, et il les aida à vivre.

Les souffrances toutefois persistaient très aiguës, et la plaie ne se fermait point. Chaque jour l'infortuné la lavait deux ou trois fois et enveloppait de bandes sa pauvre jambe dont l'aspect devenait de plus en plus affreux.

"La partie inférieure de la jambe, rapporte un docteur voisin, était devenue mobile dans tous les sens. On pouvait relever le talon de façon à la plier dans son milieu.

On pouvait la tordre et ramener le talon en avant et les orteils en arrière." Quand Pierre la découvrait pour la panser, ajoute un autre témoin, il la pliait de façon à nous montrer les deux bouts de l'os cassé. "Ces deux bouts brisés perçaient la peau et étaient séparés par une plaie suppurante sur une longueur de trois centimètres. La jambe mobile ballotait, et le pauvre infirme marchant à l'aide de deux béquilles ne pouvait l'appuyer, même faiblement, sur le sol. Cela durait depuis huit ans, sans amélioration aucune et sans espoir. En janvier 1875, le docteur Van Hoestenberghe visita la plaie et apperçut au fond les deux os écartés l'un de l'autre. Pas d'apparence de cicatrisation. "La jambe pouvait se tordre et les mouvements n'étaient limités que par la résistance des tissus mous."

Le 5 avril suivant, Pierre prit une suprême résolution. Les Belges ont construit à Oostacker, près de Gand, une grotte semblable à celle de Lourdes et ils aîment à y accomplir de pieux pèlerinages.

En transportant chez eux l'image des roches de Massabielle, ils espéraient que Marie ne dédaignerait point de leur distribuer

ses faveurs, en souvenir de ses douces apparitions, surtout aux humbles, aux pauvres à qui le voyage de Lourdes était impossible.

Et la Sainte Vierge n'a point trompé leur confiance, elle s'est établie là, chez eux comme une sorte de petite patrie où elle se fait visible par ses bienfaits. C'est pourquoi le 5 avril Pierre se présentait au château de Jabbeke. Il venait demander au jeune vicomte de l'aider à entreprendre ce pèlerinage. Ce jeune homme n'était pas marié, et justement ce jour-là se trouvait au château une aimable jeune fille, sa cousine qui allait bientôt devenir sa femme. Dès longtemps Pierre désirait se rendre à Oostacker ; mais le châtelain, — le père du jeune vicomte Du Bus,— hanté par les idées libérales, n'acceptait point la possibilité du miracle. Il voulait bien prendre soin du malheureux estropié, il ne voulait pas entendre parler de pèlerinage. Maintenant qu'il était mort, Pierre venait implorer la pitié de son héritier. La jeune cousine aidant, il ne fut point difficile d'obtenir ce qu'il sollicitait, et le départ fut fixé au 7 avril.

Celle-ci, poussée par la curiosité, voulut voir la jambe de Rudder : "Il déroula alors, raconte-t-elle, ses bandes de linge qui étaient tout imprégnées de pus et de sang. Une odeur insupportable s'en dégagait. Les derniers tours de bandes étaient collés sur la plaie et ne pouvaient s'en détacher. A ce spectacle, je me reculai instinctivement."

L'excellent voisin de Pierre, Jules Hooren revit cette jambe malade le 6 avril pendant un pansement : "De Rudder la plia, a-t-il déposé, de façon à nous montrer les deux bouts de l'os cassé. Les deux os étaient écartés, la jambe était mobile, ballotante ; on pouvait la tordre."

Le lendemain il le salua au départ quand l'infortuné se dirigea, avec sa femme, du côté d'Oostacker, c'est-à-dire du côté de l'espérance. Il était 4 heures du matin. Deux kilomètres er demi séparaient Pierre de la gare la plus prochaine. Appuyé sur ses deux béquilles, il met plus de deux heurs pour les franchir. Le garde-barrière, Pierre Blomme, l'accueille chez lui,et quand le train s'arrête, il aide avec deux hommes de bonne volonté à la hisser dans le wa-

gon ; mais quand il voit sa jambe pendante inerte, il ne peut se défendre de lui dire :

—Que voulez-vous aller faire à Oostacker avec une jambe pareille ? Restez plutôt chez vous.

—D'autres ont guéri, répond Pierre, pourquoi ne guérirais-je pas aussi ?

Sa confiance est invincible, et rien n'est agréable à Dieu comme cette foi toute filiale des simples. On arrive à Gand, où l'on prend un omnibus pour gagner Oostacker. Enfin le voici au lieu du pèlerinage, au terme de ses désirs. Le cocher, qui est très fort, le prend comme un enfant dans ses bras, pour le descendre, et, remarquant que la jambe se plie d'une manière étrange : "Tiens, dit-il en plaisantant, en voici un qui perd sa jambe." Mais quand il voit sa voiture souillée de pus, il se fâche, et de Rudder s'en va avec ses béquilles du côté de la statue, poursuivi par les éclats de sa colère. Les pèlerins le remarquèrent, le prennent en pitié ; il leur montre sa jambe qu'ils font mouvoir à leur gré, en le plaignant beaucoup. Lui, il s'est reposé un instant, puis il boit un peu d'eau et fait deux fois le tour de la Grotte. Alors, épuisé, il s'as-

sied sur un banc, en face de la statue de Notre-Dame de Lourdes. Que dit-il à la Sainte Vierge ? Il l'a raconté plus tard : "Je vous prie de m'obtenir le pardon de tous mes pêchés, implora-t-il ; ensuite je vous demande la grâce de pouvoir travailler pour gagner la vie de ma femme et celle de mes enfants, afin de ne plus être à charge à la charité des autres."

Rien d'humble et de pénétrant comme cette prière. Elle fut soudain exaucée. Tout à coup Pierre se sent secoué, bouleversé, hors de lui-même, et, dans le transport qui l'agite, oubliant de prendre ses béquilles sans lesquelles il ne pouvait faire un pas, il se lève, il part, se dirige vers la statue en traversant rapidement les rangs des pèlerins, et il s'agenouille tout en larmes. Alors seulement il s'aperçoit du changement qui s'est opéré en lui : Quoi, je suis à genoux ? s'écria-t-il. O mon Dieu, où suis-je ?

Et il se relève, rayonnant, les yeux brillants de bonheur ; il marche, il fait le tour de la Grotte, pieusement, exhalant sa reconnaissance en des paroles entrecoupées.

—Que fais-tu ? s'écrie sa femme à son tour. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Et elle s'évanouit de joie.

L'on s'empresse autour d'elle, mais surtout autour de lui. On lui adresse mille questions auxquelles il ne songe point à répondre. Il est debout, il se tient droit, il marche, ses jambes sont fermes, il n'éprouve plus aucune douleur, il est guéri, et ne peut le croire. Dans son cœur toutefois que de reconnaissance, de bonheur, d'actions de grâces muettes, mais si expressives !

On le conduit au château de la marquise Alphonse de Courtebourne. Là on arrache les bandes qui d'ailleurs tombent d'elles-mêmes ; la jambe et le pied se découvrent, ont repris leur volume normal. Plus de plaies, seulement de fraîches cicatrices ; surtout, ce qui est plus merveilleux, les os rompus se sont rejoints, bien qu'ils fussent relativement à une grande distance l'un de l'autre ; ils se sont soudés ; enfin les deux jambes sont égales, et, suivant son expression, "il marche autant qu'il veut."

Du château il revint à la Grotte pour exprimer de nouveau à la Sainte Vierge son

immense gratitude ; il en fait trois fois le tour, prie longuement, avec une ferveur indicible. Au moment du départ, il se hâte et court rejoindre l'omnibus de Gand. Lorsqu'il descend du train, avec une alerte facilité, à Jabbeke, le garde-barrière Pierre Blomme le voit qui marche rapidement, sans béquilles, et il n'en croit pas ses yeux. Sur la route, des attroupements se forment. Le tonnelier Jean Houtsaeghe, qui a vu quelques jours auparavant sur sa jambe "une plaie grande comme la paume de la main," et les deux extrémités de l'os cassé non pas arrondis, mais "comme les extrémités d'un objet brisé" demande ce que signifient ces groupes, ces exclamations :

C'est de Rudder qui vient d'Oostacker et qui est guéri ? lui dit-on. De Rudder guéri? s'écrie-t-il. Ce n'est pas possible, je sais en quel état était sa jambe, je l'ai vue !

Il s'approche et constate avec une inexprimable stupéfaction que l'estropié d'hier marche parfaitement et sans béquilles. Le vicomte Du Bus était à table quand il reçut une dépêche lui annonçant la merveilleuse nouvelle. Il la lut avec une émotion visible,

et dit : "Je n'ai jamais cru au miracle, mais Pierre de Rudder est guéri, c'est un vrai miracle, j'y croirai." Dans la pauvre maison de Rudder l'attend sa fille Silvie qui depuis le matin faisait brûler des cierges devant l'image de Marie ; elle l'embrasse en pleurant de joie. Son petit garçon, qui ne l'a jamais vu qu'avec des béquilles, ne veut pas le reconaître. Les voisins accourent, remplissent la chaumière et ne se lassent ni de le voir ni de l'entendre. A l'église on célèbre une neuvaine de messes chantées auxquelles assiste presque toute la population, et les paroissiens de Jabbbeke rédigent et signent une pièce authentique qui constate cet éclatant miracle.

Parmi les signatures, on rencontre celle d'un libre penseur, M. P. de Sorge, qui fut plus tard enterré civilement. Il avait vu et n'avait pas cru,car la foi est un don du ciel. Mais sa loyauté lui faisait un devoir d'attester ce qu'il avait vu. Le lendemain de la guérison, 8 avril accourait le docteur Affenaer. De Rudder ne se trouvait pas chez lui, il s'était arrêté, en revenant de l'église, chez un ami, Charles Roxsseel.

Le docteur l'y vint visiter, examina avec

soin la jambe et fut stupéfait de constater que la face interne du tibia était entièrement lisse à l'endroit de la fracture. Il ne put déguiser sa surprise émue : Vous êtes radicalement guéri, lui dit-il, votre jambe est comme celle d'un enfant qui vient de naître. Tous les remèdes humains ont été impuissants ; mais ce que ne peuvent les médecins, la Sainte Vierge le peut. Le 9 avril vint le docteur Van Hoestenberghe. Lui, il était incroyant, mais du moins il voulait voir. Il savait très bien, ainsi qu'il l'écrivit plus tard, que les fragments de la jambe broyée étaient si nombreux qu'en secouant les membres on entendait les os sjentrechoquer comme dans un sac à noisettes, et qu'il avait fait décrire au talon plus d'un tour, sur l'axe du membre. -Quand il arriva, Pierre bêchait dans son jardin. Il l'appela, et l'infirme lamentable qu'il avait suivi pendant huit ans accourut à lui, très alerte et sautant comme un enfant. Tout bouleversé d'abord, le docteur se remit ; puis il l'examina minutieusement. Il fallait bien se rendre à l'évidence. Deux cicatrices seulement, comme des témoins permanents de la fracture, l'une au-dessous

du genou, l'autre au dos du pied. La surface était lisse ; pas de raccourcissements de la jambe, Pierre ne boitait pas, il était guéri.

Le miracle de Pierre de Rudder, écrivait-il au docteur Boissarie le 21 août 1892, m'a ouvert les yeux fermés jusque là à la lumière. Le doute me prenait encore quelquefois, mais je me suis mis à étudier la religion chrétienne et à prier. Eh bien ! je vous le déclare sur l'honneur, je n'ai plus le moindre doute ; je crois absolument, et j'ajouterai qu'avec la croyance, j'ai trouvé le bonheur, une tranquilité intérieure que je n'avais jamais connue. Il se convertit parce qu'il avait prié. Un incrédule de Jabbeke, nommé Weisch, revint de même à Dieu, convaincu par ce miracle ; mais surtout le cocher de l'omnibus de Gand à Oostacker qui s'était plaint si amèrement que Pierre avait souillé sa voiture. Lorsqu'il le vit guéri, bien que ses habitudes et sa profession ne l'inclinassent guère vers la dévotion, il se rendit, parce qu'il était sincère et droit et il demeura un fervent croyant.

Dix-sept ans plus tard, à la fin de 1892, un docteur belge, M. Royer, de Leus-Saint-

Remy, ouvrit une enquête afin d'étudier ce fait à la lumière des méthodes les plus scientifiques. Il pria un de ses confrères, le Dr. Mottait, de la mener avec lui. Le Dr. Mottait après avoir promis, préféra s'abstenir. C'est un manque de courage que l'on rencontre souvent chez les médecins qui ont à étudier des guérisons surnaturelles. Un négociant incrédule, M. Taffeniers, qui connaissait parfaitement le flamand, s'offrit à l'accompagner et ensemble ils recueillirent les témoignages. "Aucun fait historique, dit M. Georges Bertrin, n'a été établi avec plus de précision, de rigueur et un plus grand luxe de preuves. On les dirait accumulées comme à plaisir. Les dépositions d'ailleurs ont été publiées. M. Taffeniers lui aussi reconnut loyalement la vérité du miracle et désormais il se montra chrétien convaincu. Pierre de Rudder mourut d'une pneumonie en 1898, à l'âge de 75 ans, vingt trois années après sa guérison.

Le 24 mai 1899 le docteur Van Hoestenberghe obtint l'autorisation de l'exhumer, et il pratiqua l'amputation des deux jambes à l'articulation du genou. Il en tira des photographies qui établissent un fait étran-

ge : la trace de la cassure demeure très visible sur le tibia gauche, où elle produit une courbure. Et cependant malgré la fracture, malgré la déviation du fragment supérieur qui a été tiré en arrière pendant huit ans par les muscles fléchisseurs de la cuisse, l'axe vertical de la jambe gauche a conservé la même direction que l'axe de la jambe droite ; et malgré l'élimination d'un fragment osseux dans le membre blessé, les deux membres ont la même longueur. Aucun chirurgien, si habile fût-il, n'eut pu obtenir une guérison quelconque sans une claudication pénible.

Le chirurgien invisible qui avait daigné intervenir, avait fait en un instant ce que nul autre n'avait pu faire en de longues années, et il l'avait fait avec un art admirable. En même temps, pour que nul n'en ignorât l'intervention, sa main avait laissé la trace de la fracture, qui restait une preumanifeste de la divine opération. Voilà des circonstances et des faits que la science humaine ne saurait expliquer, parce qu'ils ne sont pas de son ressort.

Nous sommes ici encore en face du divin. Cette guérison ne saurait se comprendre que par une intervention surnaturelle.

Toute âme droite doit s'incliner ; et si elle est incroyante, qu'elle refléchisse et qu'elle prie, elle aussi s'ouvrira bientôt à la lumière de la foi.



GABRIEL GARGAM

Un peu pendant l'année et toujours pendant la saison des pèlerinages, on peut voir à Lourdes un petit homme, âgé de quarante ans à peu près, très chauve, un peu maigre, la figure pâle, rayée d'une grosse moustache d'ébène, l'œil vif, noir, intelligent. On le rencontre un peu partout, à la gare, aux piscines, à l'hôpital des Sept-Douleurs, aidant les malades, les consolant, priant avec eux, les baignant, transportant sur un brancard les plus atteints : il est un des chefs des brancardiers ; c'est un des volontaires de la charité, un des dévots de la Vierge de Lourdes qui a guéri à la fois et son âme et son corps.

Sa guérison est une des plus belles et des plus émouvantes produites à Lourdes et j'en emprunte le récit à l'excellente revue "L'Ami du clergé."

Elève du lycée d'Angoulême, Gabriel Gargam y avait fait de bonnes études, mais y

avait laissé la foi. Il appartenait cependant à une famille chrétienne. Le père, originaire de Brest, était employé comme officier de marine à la fonderie de canons de Ruelle, près d'Angoulême, et lui aussi, entraîné par les circonstances, avait oublié le chemin de l'église ; mais la foi bretonne demeurait vivante au fond de son âme. La mère au contraire était restée une admirable chrétienne. Gabriel songeait surtout à se créer une belle et honorable situation dans le monde, et l'on était assuré qu'il y garderait les traditions d'honnêteté de sa famille. Il serait digne de son vieux père. Commis-ambulant des postes, il se préparait, tout en accomplissant ponctuellement son service, à concourir pour l'Ecole supérieure des Postes. Il avait trente ans, et devant lui s'ouvrait une belle carrière.

Le 17 décembre 1899, par un froid très vif, il prend son service, et monte à 10 heures et demie du soir dans le rapide qui transporte les dépêches de Bordeaux à Paris. Il y a trois camarades avec lui. On sait à quel travail se livrent les employés des postes durant le trajet. Il leur faut trier et classer les correspondances, afin de les se-

mer sans erreur sur la route ; aussi ne s'endorment-ils pas. D'ailleurs ceux-ci sont jeunes, ils s'exitent au labeur, se contrôlent dans leur wagon particulier qui est l'avant dernier du train, et les heures passent rapidement, pendant que le convoi s'élance à travers les campagnes de neige.

Comme le froid se fait de plus en plus rigoureux, un des jeunes gens s'approche du poêle, pour se chauffer. Tout à coup le train ralentit, il monte péniblement la pente de Livernant près d'Angoulême, puis s'arrête ; la machine n'est plus assez puissante pour le remorquer. Il est un peu plus de minuit. Les wagons demeurent sur la voie sans pouvoir avancer, et ils se trouvent précisément au-delà d'un tournant assez brusque, si bien que les lanternes d'arrière ne sauraient être aperçues à temps par un train qui les prendraient en queue.

Soudain on entend un bruit de ferraille qui approche violement. C'est l'express qui, parti de Bordeaux dix minutes après le rapide, a rejoint celui-ci avec une vitesse de 80 kilomètres à l'heure. La machine entre dans les derniers wagons, que le choc formidable réduit en miettes puis,arrêtée par la

résistance des choses, elle se couche sur le flanc. Les quatre commis des postes sont lancés hors de la voie, et Gabriel Gargam est projeté dans la neige à dix-huit mètres de là. Il y demeure comme enseveli et n'est découvert qu'à sept heures du matin, mort de froid, couvert de blessures, sans connaissance.

On le conduisit à l'hopital d'Angoulême. Le lendemain matin, Mme Gargam, sa mère, apprit par le "Petit Journal" que le rapide avait été tamponé par l'express. Elle savait que son fils était dans le train broyé.

On lui dit qu'il y avait beaucoup de blessés à l'hopital, parmi lesquels les quatre employés de la poste. Elle y courut. Gabriel venait de rependre ses sens. C'était miracle qu'il n'eût pas été tué sur le coup, mais il n'en valait guère mieux. La tête et surtout les jambes étaient criblées de blessures et il avait la clavicule fracturée.

Les plaies furent bientôt en bonne voie de guérison ; la fracture de la clavicule cessa d'inquiéter les médecins ; mais douze jours après le docteur Decrassac, médecin en chef de l'hopital d'Angoulême, constatait dans son rapport à la compagnie de Paris à Or-

léans que les membres inférieurs étaient et demeureraient paralysés. "Le malade est, disait-il, dans l'impossibilité absolue de faire exécuter un mouvement quelconque aux articulations des membres inférieurs, dont les muscles sont atrophiés." Cet état morbide, ajoutait-il, lui paraissait avoir été nettement causé par l'acccident de chemin de fer. "Il constitue une infirmité permanante, peu susceptible d'amélioration, capable plutôt d'évoluer progressivement et fatalement."

C'était donc progressivement et fatalement la paralysie sans remède possible. On devine le désespoir de la pauvre mère. Tous les jours elle allait visiter son fils à l'hôpital et chaque fois elle revenait brisée, découragée. Le malade ne pouvait être alimenté qu'à l'aide d'une sonde oesophagienne ; il souffrait, il était profondément triste ; et devant lui il fallait qu'elle parût gaie, réconfortée, pleine d'espérance. Avant de partir, elle s'entretenait avec la supérieure de l'hôpital, qui, impuissante à consoler la mère, parlait au moins de résignation à la chrétienne. Là toutefois elle donnait libre cours à ses larmes, puis elle es-

suyait ses yeux de peur qu'on ne vît qu'elle avait pleuré ; car, rentrée chez elle, toujours elle y trouvait le malheureux père âgé de 86 ans qui cherchait à lire sur ses traits sa pensée et ses inquiétudes intimes. Quand il avait appris la terrible nouvelle, sa vieille foi bretonne s'était réveillée et il était tombé à genoux, accablé, implorant, et ses lèvres avaient murmuré une longue et silencieuse prière. Le malheur est ainsi une des plus grandes grâces de Dieu : il nous rappelle qu'il est là, paternel et tout puissant, et qu'il nous aime.

Mais il fallut se rendre à l'évidence : aucun espoir humain n'était permis, Gargam allait s'amaigrissant, les jambes étaient absolument insensibles et sans mouvements; aucune articulation ne fonctionnait et les prévisions du docteur Decressac se réalisaient : progressivement et fatalement. Les mois s'écoulaient, enlevant peu à peu toutes les espérances qu'auraient pu concevoir même les plus optimistes.

Il s'agissait maintenant de régler la situation matérielle de Gabriel Gargam. Il intenta un procès à la Compagnie d'Orléans. Celle-ci avait tout d'abord offert une

pension annuellee de 3,000 francs ; le tribunal civil d'Angoulême rejéta ces offres, déclarant dans son jugement du 20 février 1901, "qu'en présence de la situation lamantable où se trouvait placé par la faute de la Compagnie, le demandeur, elles étaient des plus dérisoires," et il en donnait les fortes raisons suivantes :

"Attendu que Gargam ne saurait être tenu de passer ses jours dans un hôpital ou dans une maison de santé, qu'il a le droit de prétendre vivre dans une maison à sa convenance, appropriée à l'affection dont il est atteint ; qu'il aura besoin d'avoir, auprès de lui, au moins deux personnes suffisamment habiles pour lui donner, le jour comme la nuit, les soins particulièrement délicats, indispensables à la conservation de son existance ; qu'il est manifeste qu'il aura fréquemment besoin de l'assistance d'un médecin ; qu'il est donc indiscutable qu'une somme de beaucoup supérieure à celle offerte sera, chaque année, nécessaire au paiement de son loyer, de sa nourriture et des honoraires du médecin, des salaires et de la nourriture des personnes chargées de le soigner ;

"Attendu que la Compagnie oublie qu'elle a réduit Gargam au plus pitoyable des états et qu'elle a fait de lui une véritable épave humaine, dans laquelle l'intelligence seule n'a pas été atteinte ; qu'elle oublie encore que, par son fait, Gargam, frappé en pleine jeunesse, a vu son existence brisée et s'anéantir ses espérances justifiées d'un heureux avenir. "

C'est pourquoi le Tribunal condamnait la Compagnie d'Orléans à verser à Gargam une allocation de 60,000 francs ainsi qu'une pension annuelle viagère de 6,000 francs.

La Compagnie trouva les conditions dures. Elle consentait à porter la pension à 12,000 francs pourvu qu'on supprimât l'indemnité ; elle pensait bien que cette pension viagère, dans l'état où languissait Gargam, elle ne le paierait pas longtemps. Elle fit donc appel devant la Cour de Bordeaux.

Pendant ce temps, le docteur Decressac procédait à un examen nouveau, le 19 juin 1901. Il y avait dix mois que Gabriel Gargam agonisait. La sensibilitée était nulle à la partie inférieure du corps ; l'atrophie musculaire avait augmenté, et le savant

docteur terminait ainsi son rapport ; "Les conclusions restent les mêmes en ce qui concerne l'incurabilité de la maladie et l'évolution progressive."

D'ailleurs, un fait décisif vint trancher la situation. Un jour l'infirmier s'aperçut que les pieds du malade étaient noirs, il essaya de les nettoyer et les frotta avec un linge ; soudain la peau tomba et le pus jaillit. C'était l'inexorable gangrène. Au fond du lit on disposa une sorte de cerceau pour empêcher le contact du drap avec les chairs qui se décomposaient.

Le 2 juillet suivant, la Cour de Bordeaux prononça sa sentence. Elle confirmait, en l'aggravant le jugement d'Angoulême ; car elle spécifiait que la pension courrait du jour même de l'accident, et non de la demande, et que si Gargam obtenait une pension civile, celle-ci n'entrerait pas en déduction des 6,000 francs que devait lui payer la Compagnie d'Orléans.

Le malheureux employé avait donc son pain assuré. Mais ce pain, combien de temps en jouirait-il ? Et puis, était-ce une vie que la sienne ? Etendu sur un lit d'hô-

pital, il n'avait rien à espérer que la mort, une mort plus ou moins lente,mais terrible, où il verrait tomber et mourir peu à peu dans une horrible puanteur chacun de ses membres. Car il n'espérait rien au-delà ; il ne croyait pas. Souvent l'aumonier passait auprès de lui, ils causaient ensemble comme font des gens bien élevés ; mais quand le prêtre lui parlait de Dieu, de l'Eglise, de Jésus-Christ, il secouait doucement la tête, et quelquefois il répondait : "Moi je ne crois pas à ces choses-là." Il y avait plus de quinze ans qu'il n'avait mis le pied dans une église.

Sa mère n'osait même l'entreprendre sur ce sujet, qui pourtant lui tenait tant au cœur ; elle sentait que là il n'y avait plus entre elle et lui aucune communion d'idées, et elle en souffrait indiciblement. Un jour, quelqu'un devant lui parlait des guérisons de Lourdes, il releva le propos avec un dédain déterminé et ne permit pas qu'on insistât.

Mais on priait pour lui. Une de ses tantes avait été religieuse du Sacré-Cœur à Angoulême. Pendant qu'elle priait au ciel,

ses compagnes de la terre s'intéressaient à ce malheureux jeune homme dont le sort faisait pitié à tous ; elles demandaient au moins que Dieu sauvât cette âme qui ne le connaissait plus.

Chez les Clarisses d'Orthez où il avait une cousine, on priait aussi pour lui. D'ailleurs on lui savait une âme élevée et bonne ; il n'était pas impie,et s'il demeurait éloigné, ce n'était point par hostilité positive, mais par habitude et de parti pris. Pour lui, comme pour quantité de jeunes gens, la religion n'était qu'une chose secondaire qu'on peut bannir et qu'en fait on bannit de sa vie sans qu'on y pense, et sans qu'on en souffre.

II

Le second médecin de l'hôpital, le docteur Tessier, était convaincu qu'il existait une compression de la moelle épinière ; il insista un jour pour la trépanation des vertèbres, espérant ainsi rendre au corps son mouvement normal. Le malade s'y refusa net, et il fut heureux de quitter l'hôpital pour revenir dans sa famille.

Le pèlerinage national se préparait à se rendre à Lourdes. Cette fois Madame Gar-

gam parla résolument, elle supplia son fils de faire le voyage avec les malades ; d'autres aidèrent par leurs instances pressantes; il consentit enfin.

C'était une âme loyale et sincère. Puisqu'il partait en pèlerin, il se conduirait en pèlerin. Il se confessa d'abord, mais il hésitait à communier ; il ne se trouvait pas une foi assez grande,et d'autre part il éprouvait une grande difficulté pour avaler les aliments. Les mêmes arguments toutefois triomphèrent de ses perplexités : "En pèlerinage comme en pèlerinage ! " Il communia avec une toute petite parcelle d'hostie, le 16 août, et trois jours après on le transportait sur un brancard fabriqué exprès, jusqu'à la gare, au petit pas des chevaux. La partie inférieure de son corps était comme morte, et le moindre heurt lui causait un évanouissement. Aussi à la gare eut-il une syncope qui dura plus d'une heure.

Couché sur un matelat de la largeur du brancard, avec une petite planche verticale à l'extrémité pour empêcher le contact du drap sur les pieds gangrenés, ayant à côté de lui la sonde aesophagienne qui seule pou-

vait faire passer les aliments, exhalant des odeurs de phénol et d'iodoforme qui masquaient les autres odeurs, il était bien la misérable épave humaine qui avait touché les juges d'Angoulême et qui excitait la compassion de tous.

Sa mère, son infirmier et une amie de la famille étaient auprès de lui. On le hisse dans un compartiment où se trouvait un voyageur. Celui-ci se dirigeait aussi sur Lourdes, mais il y allait en curieux, dans l'espoir de voir des malades et des guérisons. Il trouva toutefois ce malade trop malade et trop répugnant ; il se hâta donc de descendre et s'installa dans le compartiment voisin, d'où il le surveilla attentivement durant tout le trajet, par la vitre du milieu.

S'est en cet état lamentable que Gabriel Gargam arrive à Lourdes, le 20 août, à sept heures du matin. De loin sa mère lui montre le grand Christ qui domine la montagne du Calvaire : "Voici Lourdes, mon fils, lui dit-elle, salue le Christ et demande lui qu'il te guérisse !"

Le jeune homme ne répondit pas, sa foi n'était pas assez vive, et trop de liens de

respect humain, de propos irréligieux ou d'indifférence le retenaient encore rivé au passé. Il se détourna même pour ne point voir cette grande figure miséricordieuse qui lui tendait les bras. Dieu comprend toutes nos faiblesses, et quand elles ne recèlent pas d'impiété, il les pardonne, Gargam n'avait pas dans l'âme un seul sentiment impie ; mais il ne voyait pas, il n'était pas familiarisé avec le surnaturel,et il éprouvait quelque répugnance à adorer avec transport ce qu'il avait brûlé, d'ailleurs sans conviction.

On le porte aussitôt à la Grotte ; il y communie, comme il a fait à Angoulême. Dans cet acte de pèlerin il met toute sa bonne volonté, toute sa loyauté ; les sentiments de la foi cependant demeurent confus dans cette âme, qui réfléchit en face de tant de choses nouvelles,inconnues,qui ne demande qu'à croire, mais qui ne voit pas encore et ne fait que s'entr'ouvrir à la lumière.

Lorsqu'il a communié, il éprouve un immense besoin de prière ; il se sent transformé, subjugué ; ses lèvres ne prient pas encore, mais son cœur prie, car il se met à pleurer, il sanglote ; le Sauveur en quelques

instants inoubliables lui a dit à l'âme des paroles révélatrices qui élèvent et éclairent. Elle s'ouvre alors toute grande pour recevoir ces rayons qui lui apportent des flots de lumière, de vie et d'amour. Il lui semble alors ressentir quelques fourmillements dans les jambes ; mais pour le moment c'est sur son âme seulement que se porte l'action surnaturelle.

A 2 heures, on le conduit aux piscines. On le fait glisser sur une planche et il est ainsi plongé dans l'eau miraculeuse. Cette fois, la prière jaillit d'elle-même de sa bouche et il redit avec foi, avec ferveur, les invocations qui lui sont suggérées : "Ma Mère, ayez pitié de nous ! Notre-Dame de Lourdes, guérissez-nous ! Santé des infirmes, priez pour nous !" Aucun soulagement. Aucune amertume non plus ; et c'est déjà un merveilleux fruit de la grâce que lui, peu croyant encore, soumis à des épreuves si nouvelles pour lui et infructueuses, ne se plaigne point et se résigne.

A 4 heures il est couché sur son pauvre brancard quand passe le Saint-Sacrement ; mais il est si faible, pâle, exténué, brisé par la fatigue et l'émotion, qu'on se deman-

de s'il lui reste un souffle de vie. Soudain il s'affaisse, comme s'il était mort ; son visage est bleui, convulsé, son corps refroidi prend l'apparence rigide du cadavre : "Il faut l'emmener, dit-on dans la foule ; on ne peut pas le laisser mourir ici devant tous ces malades, qui en seraient péniblement impressionnés."

Des hommes de bonne volonté saisissent le brancard et vont l'emporter, quand une personne voisine s'interpose doucement :

—Non, laissez-le, je vous prie. S'il meurt je lui mettrai un voile sur la tête et personne ne verra qu'il est mort.

Après un moment qui parut long à ceux qui l'entouraient, il rouvre les yeux et reprend connaissance. Il entend les prières faites à haute voix par toute la foule, qui salue de ses acclamations le Saint-Sacrement ; il est saisi d'abord d'un profond découragement, puis ces voix raniment sa confiance, il lui semble qu'elles ont des accents impératifs et victorieux. Il essaie de se soulever sur ses poignets, mais un pareil effort lui est impossible, il retombe. Il se soulève de nouveau, on l'en empêche ; mais il veut ! Il veut qu'on l'aide à descendre

de sa planche, et le voilà tout à coup debout, sur pieds, en chemise longue, comme s'il sortait de son tombeau, enveloppé dans un linceuil. "Aidez-moi, dit-il, je sens que je puis marcher !" Et il se met à la suite du Saint-Sacrement. "Sainte Mère de Dieu, je vous remercie !" s'érrie sa mère.

A cause de sa faiblesse on le contraint de retourner à son brancard. La foule frémissante et heureuse le regarde, l'acclame, car il est guéri, la vie revient dans son organisme paralysé, son visage livide reprend un peu de couleur rose, un sourire d'inexprimable joie rayonne sur ses lèvres ; il se sent pressé par la faim.

Après la procession il est conduit au Bureau des Constatations Médicales, où l'attendent soixante médecins de tous pays et de toutes croyances.

"Il arrive sur sa planche, raconte un témoin, plié dans une longue robe de chambre, suivi de sa mère, de son infirmier, de plusieurs dames de l'hôpital. Il se dresse devant nous, c'est un spectre."

De grands yeux fixes sont seuls vivants dans cette figure émaciée, décolorée ; il est

chauve, c'est un vieillard : cependant il n'a que trente deux ans.

Le voyageur qui avait assisté à son départ d'Angoulême l'a suivi, et il constate, comme les médecins, "qu'il a existé des plaies sur son corps, notamment sur les pieds, et que ces plaies ont tous les symptômes d'une guérison très récente."

Ramené à l'hôpital, Gargam se retrouve enfin seul avec sa mère. Quel changement et quel bonheur ! Il leur est impossible de se rien dire, les paroles ne sauraient exprimer leur joie et leur reconnaissance. Pour lui, la foi a pour jamais pris possession de son âme,et il remercie silencieusement Celui qu'il n'a pas voulu saluer à l'arrivée à Lourdes et dont les bras ouverts se sont refermés sur lui pour le presser sur son cœur.

Maintenant il demande à manger, lui qui ne mangeait plus. Il repousse sa sonde oesophagienne et prend du bouillon, des huitres, une aile de poulet, comme tout le monde. On voudrait le retenir, car un pareil repas, avec son estomac rétrécie, débilité, constitue un nouveau miracle. Il déclare qu'il se sent la force de continuer, et après

un jeûne de dix-huit mois il fait un repas copieux qui ne l'incommode pas.

Jusqu'à dix heures du soir les visites l'assiègent, il raconte dix fois son histoire, il devrait être épuisé de fatigue. La nuit, son sommeil, loin d'être agité, est calme comme celui d'un enfant. Et le lendemain, quand il s'éveille et qu'il aperçoit les joyeux rayons du soleil, il lui semble qu'il n'est plus le même homme, qu'il ne vit plus la même vie, mais qu'il est dans un autre monde, baigné d'une autre lumière toute de félicité.

Quelques heures après il se dirige vers le Bureau des Constatations. Son avoué, M. Sévenet, qui est aux eaux de Saint Sauveur, prévenu par télégraphe, est accouru. Gargam entre, vêtu d'un complet neuf, rajeuni, radieux comme une apparition.
Une multitude de médecins l'examinent. Plus de gangrène, la cicatrice est presque complète, il marche.

—Messieurs, dit le docteur Boissarie, nous devons constater d'abord que, au point de vue médical, M. Gargam est dans l'im-

possibilité de marcher. Les ressorts de la machine ont disparu, il n'a plus de muscles.

Et cependant il marche, seul, sans appui, avec ses jambes de squelette dépourvues de muscles. Puis il raconte longuement son histoire.

Les médecins discutent sur l'affection qui l'a réduit à cet état de maigreur et de faiblesse toute voisine de la mort. M. Sévenet prend la parole :

—J'ai en main toutes les pièces du procès, tous les rapports médicaux, dit-il. La Compagnie n'a jamais mis en doute la gravité des blessures de mon client ; tous les médecins sont demeurés d'accord que son infirmité était incurable ; le tribunal l'a qualifié de "véritable épave humaine, dans laquelle l'intelligence n'avait pas été atteinte."

Les soixante médecins présents écoutent et donnent leur avis. Ils recherchent la cause de la lésion qui fut l'origine de ces désordres effrayants. Le docteur M..., chirurgien des hôpitaux de Paris, tranche la discussion par ces mots "dits avec quelque impatience" :

—A quoi bon chercher où est la lésion ? Messieurs, dans un état pareil la lésion est partout, l'organisme est détruit.

Tous se rangèrent à son avis et conclurent, comme le docteur Decressac d'Angoulême, que cette infirmité, venue sûrement d'une lésion de la moelle épinière, était incurable, et qu'elle "évoluait progressivement et fatalement" vers la mort, sans cette extraordinaire guérison.

III

Gabriel Gargam ne pesait plus alors que 36 kilos (75 livres à peu près) ; son mollet gauche avait 24 centimètres de tour, celui de droite 23, la cuisse 76 (dix pouces). Trois semaines après, il avait augmenté de 10 kilos et gagné 12 centimètres dans la circonférence de ses jambes. Aujourd'hui il pèse 75 kilos (152 livres à peu près). Chaque années on le voit assidu au service des piscines, très résistant à la fatigue, "quoiqu'il garde, ainsi que d'autres malades guéris à Lourdes, une trace légère de son ancienne infirmité, qui en reste comme la signature authentique, pour en certifier l'ex-

istence. Il ressent une certaine faiblesse dans le dos, à l'endroit où le docteur Tessier supposait qu'une vertèbre comprimait la moelle. Du reste, il n'a jamais éprouvé ni rechute, ni menace de rechute : "sa santé est parfaite".

Une pareille guérison est absolument inexplicable par des moyens humains.

Nul miracle ne saurait être plus authentique. Le mal a été attesté par les médecins, confirmé officiellement par les tribunaux, puisqu'ils ont condamné la Compagnie responsable de l'accident qui a fait de Gargam une "véritable épave humaine".

Ici la suggestion n'est rien. Gabriel Gargam n'est pas un nerveux ; son père et sa mère, d'un âge avancé, étaient forts et calmes. Alors par quels moyens expliquer que cette gangrène symétrique des extrémités ait disparu immédiatement, que "cet organisme détruit" se soit reconstitué.

Soixante médecins ont pu voir les cicatrices en train de se former. "Les blessures de ses pieds qui suppuraient hier sont presque entièrement guéries" écrit le lendemain de la guérison le correspondant juif du "Daily Mail".

Ce qui n'est pas moins extraordinaire, c'est l'état d'âme du malade. Quand il part d'Angoulême, il ne croit pas aux miracles. Il n'est pas impie, mais la foi lui manque, et c'est presque uniquement par condescendance pour sa mère qu'il se rend à Lourdes. Toutefois il apporte dans sa démarche toute sa loyauté d'âme, toute sa bonne volonté. Il ne prie pas quand on lui montre le grand Christ qui domine le Calvaire ; devant la Grotte il prie peut-être, mais sans enthousiasme ; à la piscine seulement il invoque du fond de l'âme la Sainte-Vierge ; mais loin d'être guéri, il tombe dans une syncope si profonde qu'on le croit mort. Nulle part nous ne trouvons trace possible de suggestion. Quand il revient à lui "le prêtre dirige le Saint-Sacrement vers lui, il se dresse debout et s'écrie : "Je suis guéri !" Le miracle est manifeste.

Et cependant le voyageur qui raconte ces détails, dont il a été témoin. n'est pas devenu croyant.

—La guérison de Gargam, dit-il à l'abbé Bertrin, m'a impressionné comme tout le monde, mais je ne crois pas à un miracle.

—Alors comment expliquez-vous ?

—Je vous répète que je ne crois pas à un miracle, mais cependant je ne puis pas non plus affirmer le contraire.

Cette réponse est plus qu'embarrassée. Elle suffit à faire comprendre pourquoi Dieu n'envoya point à son auteur les grâces décisives de la foi. C'était un simple curieux, en quête de signes merveilleux comme les Pharisiens, mais non en quête de la vérité. La grâce ne couronne que la bonne volonté. Nous voulons espérer qu'un jour cette âme affranchie de ses préjugés et de ses passions, ira à Dieu en toute simplicité et trouvera en chemin la foi, comme Gabriel Gargam.



PIERRE CHEVREL

Voici une belle guérison enregistrée au Bureau des Constatations Médicales à Lourdes.

Pierre Chevrel, est né à Visseiche, (Ille et Vilaine), le 11 mai 1895. Il est actuellement apprenti cordonnier, et demeure chez ses parents, rue du Hameau, 60, à Laval.

Au commencement de février 1910, Pierre ressentit des élancements douloureux dans la partie supérieure de la cuisse gauche et il remarqua une grosseur qui se formait un peu en arrière et au dessous du col du fémur.

Le docteur Gaumé, consulté, se contenta d'abord d'appliquer un cataplasme ; mais, reconnaissant bientôt un abcès froid, il envoya le malade à l'Hôtel-Dieu, pour y être opéré.

Le 12 mars, le Docteur Ferron ouvrit une première fois cet abcès, et, à la fin du même

mois, il fit une seconde ponction. Le malade revenait tous les deux jours se faire panser à l'hôpital. La plaie était douloureuse, l'écoulement purulent assez abondant, la marche gênée, et la position assise très difficile.

Au mois de mai, le Docteur Ferron fut obligé de faire une troisième ponction ; il dit qu'il serait probablement obligé de gratter l'os du fémur, et que la guérison demanderait bien une année de plus.

Le 21 du même mois, le Docteur Bucquet, appelé à examiner l'enfant qui désirait aller à Lourdes, délivra le certificat suivant :

"Je, soussigné, Docteur en médecine, certifie que le jeune Chevrel, âgé de 15 ans, est atteint, depuis plusieurs mois, d'un abcès froid ossifluent de la cuisse gauche. Il a eu une rechute de cette affection depuis un mois. La plaie est ouverte à nouveau, et ne paraît devoir se refermer naturellement d'ici longtemps. Le début de cette affection remonte au commencement de l'année".

Au mois de juin, le Docteur Bucquet vit de nouveau le malade, et constata qu'il ne restait aucune amélioration, bien que les

pansements aient été faits régulièrement à l'hôpital tous les deux jours.

Voilà donc le Docteur Ferron et le Docteur Bucquet bien d'accord pour reconnaître qu'il s'agit d'une ostéite avec fistule purulente, dont la guérison devait naturellement demander un temps assez long.

Au commencement du mois de juillet, la mère de l'enfant, plus confiante dans la Sainte Vierge que dans la science humaine, commença à laver la plaie, tous les soirs, avec de l'eau de Lourdes. Dès lors, la plaie devint moins rouge, mais elle resta ouverte, et l'écoulement purulent persista.

Au moment du pèlerinage, la situation était absolument la même. Le malade fit le voyage assis sur un matelas, la jambe gauche toujours étendue comme de coutume.

Pendant les trois premiers jours de séjour à Lourdes, il ne se produisit rien de particulier, et, à chaque bain de Piscine, Pierre Chevrel constata que plaie et écoulement persistaient avec douleur. Le mardi matin, 23 août, dernier jour du Pèlerinage, il prit un troisième et dernier bain, et en profita pour faire un pansement neuf, afin

de pouvoir accomplir plus commodément le retour à Laval ; et il crut remarquer que l'écoulement avait cessé, et que la région malade était moins douloureuse. Mais, très calme par nature, il n'y apporta aucune attention, et ne pensa même pas à en parler aux Hospitalières qui le conduisaient.

C'est dans ces conditions qu'il remonta dans le train, le mardi à 8 heures du soir, et se coucha tranquillement sur son matelas, pour dormir. Le lendemain, au réveil, il fut un peu surpris de pouvoir remuer et plier la jambe gauche,et s'asseoir comme tout le monde, sans douleur ; mais il ne lui vint pas même à la pensée qu'il pouvait être guéri, et il continua son voyage en silence.

Arrivé à Laval, le mercredi soir, il garda la même réserve vis-à-vis de ses parents, et, le lendemain matin, il se rendit à l'hôpital, comme de coutume, pour prier M. Betton, l'infirmier, de renouveler son pansement.

Grande fut la surprise de l'infirmier, quand il vit que l'écoulement avait cessé, que la plaie était complètement fermée et cicatrisée, et que le dernier pansement, posé

à Lourdes le mardi matin, était resté parfaitement blanc. La guérison s'était donc accomplie brusquement, mais sans aucune sensation, au troisième bain de Piscine. Pour s'en assurer, l'infirmier appuya, puis frappa fortement sur la partie malade, mais le malade n'éprouva pas la moindre douleur. La guérison était complète.

Le 29 août, le Docteur Bucquet, prévenu, vint examiner Pierre Chevrel.

—A la place de la plaie et de la fistule, certifia.t-il, j'ai vu une bonne cicatrice déjà solide. L'enfant est guéri et a repris son métier de cordonnier.

Comme le Directeur de son patronage disait à Pierre :

—Comment, tu reviens guéri de Lourdes, et tu n'en dis rien ?

Il répondit simplement :

—Tiens, puisque j'allais pour ça !

Mais il se rencontre encore des incrédules qui ne trouveront pas la chose aussi simple, voudront supposer des circonstances ou des explications inconnues, et se garderont bien de vérifier par eux-mêmes les faits que nous venons de raconter. La Sainte Vierge

n'en continura pas moins ses prodiges, pour amener à la lumière les âmes de bonne volonté.

CONCLUSION

Il faudrait des volumes pour rappeler toutes les faveurs dont Marie comble ceux qui l'invoquent sous le tître de Notre-Dame de Lourdes, à la Grotte de Massabielle, dans quelque sanctuaire célèbre, au pied de ses autels, chez soi, dans sa chambre, partout où l'on prie avec amour, ferveur, confiance et persévérance. Les miracles ne se comptent plus et le docteur Boissarie, le président du Bureau des Constatations Médicales à Lourdes, estimait en 1894 à 240, pour la France seulement, la moyenne des guérisons par année, soit aux sanctuaires de Lourdes ou ailleurs, obtenues de la bonté de Marie depuis l'époque des apparitions jusqu'à cette date, et il concluait en doublant ces chiffres, par l'addition de tous les malades qui guérissent dans le monde entier en s'unissant aux prières des pèlerins, en buvant de l'eau de la Grotte, en invoquant Notre-Dame de Lourdes. Depuis, la dévo-

tion à Notre-Dame de Lourdes s'est accrue, les pèlerins sont venus en plus grand nombre et les malades aussi : au pèlerinage national français du mois d'août, on compte souvent 80,000 pèlerins et 1,200 malades demandant leur guérison à la Sainte Vierge.

Un très petit nombre seulement de miracles ont été racontés, discutés, établis d'une façon absolue, juridique, irrévocable, hors de tout doute. Il faudrait toute une vie pour rappeler l'histoire des miraculés dont les portraits couvrent les murs du Bureau des Constatations Médicales, celle des exvoto tapissent littérallement l'intérieur des trois églises bâties à Lourdes en l'honneur de la Mère de Dieu et celle des miracles encore plus nombreux qui restent ignorés, lorsque les favorisés de Marie emportent dans leur cœur le souvenir des faveurs reçues.

Si les guérisons matérielles soulèvent d'insolubres problèmes, que dire des guérisons spirituelles, sans doute plus nombreuses, plus difficiles à obtenir bien souvent, parceque la grâce vient se heurter à la volonté, qui, malgré la grandeur des démonstrations

de foi et de charité dont on est témoin à Lourdes, peuvent toujours rester libres, et refuser le retour à Dieu.

Quand connaîtrons-nous ces vertus cachés, ces sacrifices souvent héroïques, ces merveilles de résignation qui ont attiré les regards de la Vierge qui guérissent? Qui nous dira ce que peut une humble et fervente prière pour mériter les grâces de Dieu ? Qui nous révélera les communications intimes du Ciel et de la terre dans lesquelles Marie travaille les âmes, les attire et les conduit aux pieds de son Fils ? Nous ne pouvons que tomber à genoux, adorer et nous taire. A Lourdes nous sommes témoins de la grandeur des misères qui affligent notre pauvre humanité ; nous touchons la souffrance de la main, pour ainsi dire, nous la coudoyons, et cette vue met au cœur un sentiment jusque là inconnu, réveille certaines facultés morales que nous ignorions et que nous ne retrouvons qu'au pied de la Grotte.

Il est impossible de voir Marie tiraillée par tous ces misereux qui la supplient sans que le travail se fasse profond dans l'âme même de l'impie qui tombe souvent à ge-

nous entraîné par ce surnaturel qui empoigne les cœurs et les pousse vers Dieu. Il est impossible de voir ces femmes et ces hommes du monde s'enfermer avec ces souffrants quelquefois repoussants, les soigner comme des amis et des frères, leur prodiguer secours et consolation, prier avec eux, pour eux, se faire à la place de ceux qui peuvent à peine prier les suppliants de Marie, sans que tout cela remue profondément les âmes vraiment loyales et les convertisse.

Notre siècle sera l'époque par excellence de Marie dont la dévotion va toujours grandissante avec l'amour de Jésus-Hostie allumé dans nos cœurs par la Mère de Dieu qui nous conduit vers son Fils à la voix du Pape de l'Eucharistie ; si la Sainte Vierge guérit nos souffrances physiques, c'est pour atteindre et guérir plus sûrement nos plaies morales souvent bien profondes et qui tuent à la fois et nos âmes et nos corps. Lourdes est un oasis au milieu du désert de la vie et un gage d'éternelles espérances.



ERRATA

Page 2	reconnaissance, lire de reconnaissance
2	Juoni, lire Junii
2	imprimaiur, lire imprimatur
15	abrie, lire abri
15	jaillie, lire qui a jailli
44	inocente, lire innocente
64	conviendras, lire conviendra
77	rentrée, lire rentré
81	vime, lire cime
108	l'—il, lire l'œil
112	sccombait, lire succombait
123	une ligne répétée et une ligne omise "ressucitée ; on peut lire le récit"
125	enpirer, lire empirer
136	tranquilité, lire tranquillité
169	continura, lire continuera